

C  
E  
L  
E  
B  
R  
A  
T  
I  
O  
N  
S

**T** **7**

3 2 2 1 0 2 2



La France m'a tout  
pris et en même  
temps elle m'a tout  
donné.  
(R. Benzine)

---

NÉE UN **17** OCTOBRE

---

Une pièce de  
**Rachid Benzine**

Une mise en scène de  
**Mounya Boudiaf**

Création 2018/19  
**Compagnie Kalaam**

# LIVRET PÉDAGOGIQUE

---

## COMPAGNIE KALAAM

Mounya Boudiaf crée la compagnie Kalaam à Lille en 2014 avec le spectacle Haine des femmes (Festival Off d'Avignon 2015, avec le soutien de la Région Hauts-de-France). Sensible aux écritures qui s'inventent et qui recréent des territoires, Kalaam collabore étroitement avec des auteurs contemporains. Elle défend un théâtre poétique et politique et se veut une fabrique de liant entre les odysées et les légendes de quartiers. Mounya Boudiaf est artiste associée et en résidence au Safran – Scène conventionnée d'Amiens depuis 2017.

Action CIPDR  
(comité interministériel de prévention de la radicalisation)

---

La pièce *Née un 17 octobre* a été écrite par Rachid Benzine et mise en scène par Mounya Boudiaf.

Ce spectacle a été créé le 6 octobre 2018 à la suite de plusieurs lectures :

- au Safran / Scène conventionnée d'Amiens, le 8 février 2018
- au Théâtre Antoine à Paris, le 18 mars 2018 pour commémorer les accords d'Evian
- à la Préfecture de Paris, le 25 juin 2018
- au Théâtre 11-Gilgamesh-Belleville à Avignon, le 11 juillet 2018.

---

Le spectacle *Née un 17 octobre* est co-produit par le Safran / Scène conventionnée d'Amiens, la Maison Folie Wazemmes à Lille et Culture Commune / Scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais. Il est soutenu par la DRAC Hauts-de-France, la Préfecture de la Somme, le Comité Interministériel de Prévention de la Délinquance et de la Radicalisation (CIPDR), la Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Haine anti-LGBT (DILCRAH) et l'ADAMI.

---

**Ce dossier pédagogique coordonné par Rachid Benzine et Mounya Boudiaf est conçu pour être exploité dans les établissements scolaires secondaires, collèges et lycées.**

**Il a été rédigé grâce à l'implication d'un groupe d'auteurs et de psychologues. Il rassemble des outils historiques, philosophiques, psychologiques et scéniques afin de permettre aux enseignants de mener une réflexion sur la transmission de la mémoire intergénérationnelle autour des événements liés au 17 octobre 1961. Il permet de s'interroger sur la réappropriation des récits personnels et narratifs afin de prévenir le phénomène de radicalisation.**

**Nous remercions profondément le CIPDR / Comité Interministériel de Prévention de la Radicalisation ainsi que les auteurs :**

- **Rachid Benzine, islamologue et auteur**
- **Benjamin Stora, historien**
- **Fouzia Taouzari, psychologue et clinicienne**
- **Sandrine Delrieu, Psychologue et clinicienne responsable du Cerese**
- **Boudiaf Mounya, metteuse en scène**

— 7 —

## **I. NÉE UN 17 OCTOBRE**

UNE PIÈCE DE RACHID BENZINE, AUTEUR ET ISLAMOLOGUE

- 1— Avant-propos
- 2— En quête d'une souffrance par procuration
- 3— Les massacres sont inséparables des entreprises colonialistes
- 4— Que s'est-il passé le 17 octobre 1961 à Paris ?
- 5— Pourquoi ce crime a-t-il autant été occulté de la mémoire collective ?

— 19 —

## **II. DE LA GRANDE HISTOIRE À LA FICTION**

MOUNYA BOUDIAF, METTEUSE EN SCÈNE

- 1— Redonner vie aux luttes tues et oubliées
- 2— L'urgence réparatrice de la mémoire
- 3— Connaître son histoire pour mieux se construire
- 4— Le pouvoir de la fiction et de l'intime

— 25 —

## **III. POINT HISTORIQUE : UN CONTEXTE GÉOPOLITIQUE SOUS TENSION**

BENJAMIN STORA, HISTORIEN

- 1— Introduction
- 2— Questions autour des origines du 17 octobre 1961

— 29 —

## **IV. LA TRANSMISSION POUR DEVENIR SUJET ACTEUR DE SON HISTOIRE A-VENIR**

FOUZIA TAOUZARI, PSYCHOLOGUE CLINICIENNE

- 1— Introduction
- 2— L'histoire dans l'histoire
- 3— Le secret
- 4— La vérité dans la psychanalyse
- 5— Transmission
- 6— Les traditions vous « dits femmes »
- 7— Clinique du tiraillement
- 8— La langue comme seul bagage
- 9— Passer du nous au je pour s'affranchir des identités multiples
- 10— La quête identitaire
- 11— Pour conclure

## **V. PASSÉ, PRÉSENT ET FUTURS POSSIBLES**

SANDRINE DELRIEU, SOPHROLOGUE CLINICIENNE

1— Comment la mémoire des événements passés agit-elle dans le présent ?

Mémoire et inconscient : un vaste disque dur

L'inconscient fonctionne comme une pièce de théâtre, avec des « scénarios » devenus intérieurs

Cinq émotions massives et explosives : rejet, abandon, humiliation, injustice, trahison

2— La nécessité des récits. À quel moment ? Comment ? Entre qui et qui ?

Le besoin de savoir / Les tendances à taire

Qui parle ? L'individu dans le collectif, le collectif dans l'individu

Quand parler ? Quand raconter ?

Les résistances au récit

Le lien privilégié entre grands-parents et petits enfants

Deux points essentiels pour libérer la parole, et l'accueillir

3— Exercices

L'arbre généalogique de la famille

4— Apaiser le passé, créer le présent et imaginer des futurs possibles

Le passage de la mémoire à l'Histoire, un processus à la fois de reconnaissance et de deuil

L'Histoire, le présent et la complexité des forces en présence

Comment faire ici et maintenant ? Complexités relationnelles et sociales du 21ème siècle

La transmission, un rituel de passage : donner encore une fois la vie

## **VI. ACTIVITÉS AUTOUR DE LA PIÈCE**

FOUZIA TAOUZARI

Activités autour du texte Née un 17 octobre

(analyse de texte, écriture, débat, improvisation et jeu)

## **VII. PROPOSITIONS D'EXERCICES PÉDAGOGIQUES**

MOUNYA BOUDIAF

(Écriture, recontextualisation, débat, improviation, jeu)

## **VIII. EXTRAIT DU TEXTE**

# NÉE UN 17 OCTOBRE

---

UNE PIÈCE DE RACHID BENZINE  
auteur et islamologue

**« Je reste trouble par l'inquiétant spectacle que donne le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués »** Paul

*Ricoeur, La mémoire, l'histoire, l'oubli*

# 1 —

## Avant-propos

J'ai écrit cette pièce autour de la question de ce qui se dit ou non dans les familles issues de l'immigration, non seulement autour des origines (qui se transmettent de façon « muette », par le biais de l'affect et des coutumes culinaires, musicales...), mais aussi autour du vécu social et politique dans le pays d'accueil : les conditions de vie, le ressenti face à l'exil, les brimades ou les vexations, les luttes politiques, les questions philosophiques liées à l'identité, les différences qui se creusent entre parents et enfants etc...

Je ne suis pas parti du drame du 17 octobre 1961 pour construire une histoire : je suis partie des interrogations sur cette transmission, et au fur et à mesure, en suis arrivé aux choix de cet événement qui cristallise une mémoire douloureuse. J'ai choisi de poser mes questions en croisant les regards et les mémoires de trois générations unies par l'amour et la tendresse, mais qui nourrissent aussi une colère sourde entre elles, tout simplement parce que, ne partageant pas de passé commun, elles posent un regard différent sur les choses. Quand je dis qu'elles ne partagent pas de « passé commun », je parle de mémoire personnelle et intime, du vécu émotionnel incarné dans la chair. Je ne parle pas du passé partagé, celui qui est commémoré, ou monumentalisé comme le dit le philosophe Olivier Abel. Marie Myriam, jeune adolescente dans la pièce se rend tous les ans aux célébrations liées au 17 octobre avec son père : mais ce qu'on réalise, c'est que si le passé « monumentalisé » les réunit, le passé vécu lui leur échappe complètement (du fait du silence du grand-père).

Si j'ai essayé ici de poser toutes ces questions et de les articuler autour de cette histoire, c'est pour trois raisons essentielles.

Il est important de rétablir l'espace familial comme espace de récit collectif et de construction de soi. Cet espace est aussi un « lieu de mémoire », qu'il est important de reconnaître au titre de la diversité des mémoires. C'est cette diversité qui permet une distanciation historique, et qui permet d'échapper au conflit qui se pose quand l'histoire se réduit à des rapports de force ou à des enjeux politiques. Les récits des familles sont un élément important de la construction de l'histoire collective et de l'histoire personnelle : c'est une dialectique essentielle. L'Histoire ne peut être figée dans un récit factuel qu'il faut commémorer, elle est aussi la somme des expériences individuelles. Dans la pièce, on réalise que le souvenir ou le sens de cette journée du 17 octobre, n'est pas le même pour Marie Myriam que pour son grand-père car à elle, il manque la dimension personnelle et le drame vécu par son grand-père (la perte de son grand Amour).

Cette transmission familiale est aussi importante parce que sans cela, les jeunes issus de l'immigration se retrouvent seuls face à un silence qu'ils comblent par la colère. Marie Myriam est en colère contre son père, pas assez révolté selon elle. Les enfants d'immigrés se sentent exclus en raison du choix des pères, et aucun diplôme ni ascension sociale ne masquera ce choix original qui les rattachera toujours à une origine différente. Comment échapper à cette souffrance quasi ontologique, qui s'inscrit dans leur acte de naissance même, comme éternels « étrangers » ou « différents » dans un pays qui est le leur ? Pour échapper à cette souffrance, certains se retranchent dans des combats très tranchés, comme Marie Myriam qui a une véritable âme de militante, comme si elle voulait donner à ceux qui la rejettent de bonnes raisons de la rejeter (car rien n'est pire que d'être rejeté sans raison). Il vaut mieux pour elle comme pour beaucoup de jeunes être exclus pour quelque chose que l'on fait (militier, contester) que pour ce que l'on est (un enfant de l'immigration). Si la transmission est nécessaire pour réguler cette colère, elle doit aussi se faire sans que ces jeunes y cherchent une revendication d'identité. La mémoire d'aujourd'hui doit se réapproprier le passé pour en faire son passé (connu, compris, intégré) et non pas une quête identitaire.

Entre un récit national qui les tue en les rendant invisibles et un passé familial qui leur est tu, il est difficile pour des jeunes comme Marie Myriam de se construire leur propre récit narratif. Il est important de faire se rencontrer les deux récits : en cela le récit du grand-père est un nœud formidable, qui unit le grand récit politique et le récit intime. Marie Myriam n'ira plus jamais à une commémoration de cet événement sans ressentir l'émotion de son grand-père ce jour-là : d'un événement politique abstrait dont elle a fait le support de sa colère de jeune fille d'immigrée, elle va faire désormais une part d'elle-même qui l'ancre dans un héritage, dans une mémoire, dans une émotion... qui lui permettront d'écrire sa propre histoire autrement.



## 2 —

### En quête d'une souffrance par procuration

Pourquoi « faire mémoire » des horreurs d'une histoire coloniale ? Pourquoi s'évertuer à « déterrer » des crimes souvent oubliés depuis longtemps par la plupart des gens ? En les exposant de nouveau à la lumière, ne court-on pas le risque de réveiller des colères enfouies, de raviver des haines ? Ne joue-t-on pas le jeu de ceux qui affirment que le « vivre ensemble » entre descendants de colonisés et descendants de colonisateurs, entre « gens de couleur » et Blancs, entre musulmans et non-musulmans, est absolument impossible et à proscrire parce que trop de crimes inexpiables séparent les uns des autres ?

Ces interrogations sont légitimes. Mais c'est justement parce que l'on constate que les grands crimes ne sont jamais complètement oubliés, qu'ils laissent toujours des traces (fusse seulement dans l'inconscient des gens et des peuples), que s'en saisir à pleines mains est nécessaire. Car lorsque l'histoire est l'objet de camouflages et de mensonges, quand elle n'est pas abordée dans sa vérité toujours complexe, alors finissent par se développer des discours dévoyés, des théories du silence volontaire et du complot qui, de fait, viennent tuer le désir de vivre en paix les uns avec les autres.

Quand l'histoire des gens leur a été d'une certaine manière « volée », ils peuvent nourrir à son sujet tous les fantasmes possibles. Les héritiers des victimes premières, en particulier, peuvent être enclins à chercher dans un passé dont ils ne maîtrisent pas la connaissance, des raisons à leurs souffrances présentes, et aussi des justificatifs de leurs échecs actuels, et se complaire dans la rancœur, les ressentiments. Or on ne peut pas accepter d'être indéfiniment les prisonniers d'une histoire douloureuse, que l'on soit du côté des descendants des victimes originelles ou de celui des descendants des anciens dominateurs. Il faut briser le cercle de la malédiction et des héritages lourds à porter ! Et pour cela il n'y a qu'une seule issue : s'approprier ensemble cette histoire commune dont les acteurs d'aujourd'hui ne sont pas les victimes ou les criminels d'hier.

La dérive, ces dernières années, d'un trop grand nombre de jeunes issus des histoires coloniales vers des engagements radicaux, montre que beaucoup d'entre eux se sont ainsi construit une histoire de victimes, et qu'ils fantasment grandement la souffrance de leurs aïeux. Ce faisant, ils témoignent qu'ils sont en quête d'une souffrance par procuration ! Eux qui n'ont pas connu la période de la colonisation et de la Guerre d'Algérie, ils en viennent à croire qu'ils ont un devoir de vengeance à accomplir ! Eux qui ne connaissent que par la télévision ou les vidéos diffusées sur Internet une part de ce que vivent les jeunes Palestiniens ou les jeunes Syriens, ils croient pouvoir se charger de la souffrance de ceux-ci pour soulager leur propre mal-être ! Mais, ce faisant, ils se détruisent et ils détruisent. Ils perdent le sens de leur humanité. Ils nient la propre complexité qui les compose.

### 3 —

## Les massacres sont inséparables des entreprises colonialistes

Toutes les conquêtes coloniales et les guerres qu'elles nourrissent comportent des massacres. La longue conquête, au XIX<sup>ème</sup> siècle, de l'Algérie par la France en perte de puissance après que Napoléon 1er a été vaincu par son ennemi anglais, puis la répression, au XX<sup>ème</sup> siècle, du mouvement indépendantiste algérien, sont jalonnées de multiples crimes dont plusieurs relèvent du crime de guerre ou/et du crime contre l'humanité, ce qui est de plus en plus admis des deux côtés de la Méditerranée.

Beaucoup de ces crimes (comme les « enfumades » de populations dans des grottes de l'Ouest algérien en 1844 et 1845) ne sont connus que de quelques milieux forts réduits. D'autres le sont de façon plus ou moins partielle par des secteurs de l'opinion, en France et en Algérie. Ainsi, combien de Français, et même combien d'Algériens actuels, ont-ils en mémoire les massacres du 8 mai 1945 (le jour où la France célébrait sa libération de l'Occupation allemande et la défaite de l'horreur nazie !) qui se sont déroulés dans l'Est algérien, à Sétif, Guelma et Kerratha, causant la mort d'au moins 20 000 Algériens qui n'ont eu que le tort, ce jour-là, de réclamer eux aussi leur « libération » ?

Et encore ! Ces crimes coloniaux en Algérie ne sont pas totalement ignorés, parce que le pouvoir algérien, depuis la lutte pour l'indépendance du pays, a eu, de manière générale, le souci qu'ils ne soient pas passés sous silence. Mais d'autres terribles massacres ont eu lieu, du fait de la France colonisatrice, dans les mêmes années, dans d'autres pays, et ne sont quasiment pas connus parce que les pouvoirs en place dans ces pays ont souvent préféré les taire: répression, dans les années 1920, de la rébellion de Mohamed ben Abdelkrim el-Khattabi dans le Rif marocain (des milliers de victimes) ; massacre de soldats noirs à Thiaroye, au Sénégal, le 1er décembre 1944 (massacre qui a fait 35 morts parmi des tirailleurs sénégalais qui réclamaient simplement le paiement de leur solde); massacres à Madagascar, après l'insurrection de 1947-1948 (des dizaines de milliers de morts) ; massacres au Cameroun, dans les années 1950-1960, particulièrement en 1960 (plusieurs milliers de victimes le seul 2 mars 1960), pour tenter de mâter les rébellions indépendantistes...

Parmi les crimes d'Etat liés à la répression du mouvement indépendantiste algérien dont la mémoire est quelque peu entretenue depuis une trentaine d'années, il y a ce qui est désigné comme étant « le massacre du 17 octobre 1961 à Paris ». Ce crime fut très peu dénoncé en son temps. Le Parti Communiste Français, anticolonialiste mais ne soutenant pas encore le mouvement indépendantiste algérien, protesta faiblement. Se distinguèrent, en revanche, le journaliste Claude Bourdet, qui écrivit aussitôt une lettre indignée au préfet de police Maurice Papon; 229 intellectuels (dont Robert Antelme, Jen-Paul Sartre, Pierre Vidal-Naquet et Elsa Triolet) qui signèrent un appel de dénonciation lancé dès le 18 octobre par la rédaction de la revue « Les Temps Modernes » ; les responsables du Club Jean Moulin, créé en 1958 par Daniel Cordier et Stéphane Hessel, deux grands résistants de gauche hostiles à la prise du pouvoir par le général de Gaulle, dans leur bulletin de novembre 1961 ; et puis la journaliste Paulette Péju, qui publia quelques semaines après, de manière anonyme à ce moment-là, un petit ouvrage courageusement édité par François Maspero...

Ce massacre d'Algériens en plein Paris tomba plusieurs années dans l'oubli, avant d'être « déterré » au début, et surtout au milieu, des années 1980, par quelques journaux (« Libération » du 17 octobre 1980, puis du 17 octobre 1981), par quelques intellectuels franc-tireurs et par des militants associatifs français d'ascendance algérienne (ceux qu'une partie de la presse crut pouvoir appeler un temps « les Beurs »), dont les parents avaient marché le 17 octobre, tels Samia, Messaoudi et Mehdi Lalaoui.

## 3 —

Le premier ouvrage sur ce sujet a donc été publié anonymement en 1961 par Paulette Péju, aux Editions François Maspero, sous le titre « Ratonnades à Paris », mais son audience et son retentissement sont restés très modestes. Il a fallu attendre décembre 1983 pour que paraisse un nouveau livre, sous la forme d'un roman policier écrit par Didier Daeninckx : « Meurtres pour mémoire », porté par les Editions Gallimard, qui a obtenu le Grand prix de littérature policière en 1985. Le premier travail d'historien, celui de Michel Lévine, un spécialiste de l'histoire des droits de l'homme, a suivi en août 1985, édité par la maison Ramsay à Paris, avec pour titre : « Les ratonnades d'octobre. Un meurtre collectif à Paris en 1961 ». Ce dernier livre, perçu comme gênant, parce que risquant de réveiller des ressentiments hérités de la Guerre d'Algérie et de l'exode pied-noir, a été boudé par les médias et par les libraires au moment de sa première édition. Il a été réédité, enrichi de nouveaux documents, en 2011, et publié cette fois par l'éditeur Jean-Claude Gawsewitch. En 1991, Jean-Luc Einaudi, qui fut rédacteur en chef du journal du Parti communiste marxiste-léniniste de France ( PCMLF ), publiait aux Editions du Seuil l'ouvrage « La bataille de Paris. 17 octobre 1961 », lequel livre, promu en particulier par le quotidien « Libération », fut perçu par beaucoup comme une révélation et attira de manière efficace l'attention d'une large partie de l'opinion sur cette page noire de l'histoire de France. Quelques années après, Einaudi ayant écrit, dans une tribune pour le quotidien « Le Monde » ( éditions du 20 mai 1998 ), que ce massacre perpétré par les forces de police l'avait été sous les ordres du préfet de police de Paris de l'époque, Maurice Papon, ce dernier déposait plainte contre lui pour diffamation envers un fonctionnaire public. Le procès, qui se déroula en février 1999 à Paris, fut l'occasion de faire entendre de manière publique, pour la première fois, des témoins directs des événements. L'ancien ministre du budget du président Valéry Giscard d'Estaing fut débouté de sa plainte, et l'historien relaxé au bénéfice de la bonne foi. Mais l'attention était attirée une nouvelle fois sur Maurice Papon, dont le passé infamant remontait à la surface depuis 1981. Avant d'être le principal responsable du massacre de 1961, n'avait-il pas été, en juillet 1942, en tant que secrétaire général de la Préfecture de la Gironde, un des principaux artisans d'une rafle de Juifs et de leur envoi vers le camp de Drancy puis vers les camps de la mort ? Plus tard, ne fut-il pas, pendant la guerre d'Algérie, entre 1956 et 1958, préfet régional de Constantine, et ne couvrit-il pas l'exercice de la torture à l'encontre de prisonniers indépendantistes ? Il aura cependant fallu attendre le 2 avril 1998 ( donc peu avant la tribune de Jean-Luc Einaudi ), pour que le haut fonctionnaire qui avait su se gagner la confiance du général de Gaulle malgré son passé de collaborateur, soit enfin condamné à dix ans de réclusion criminelle pour complicité de crimes contre l'humanité, peine d'emprisonnement qu'il n'effectuera que trois ans ( d'octobre 1999 à septembre 2002 ) après avoir épuisé tous les recours juridiques possibles. Une condamnation pour les crimes de 1942, et non pour ceux de 1961...

## 4 —

## Que s'est-il passé le 17 octobre 1961 à Paris ?

Mais que s'est-il passé, au juste, le 17 octobre 1961 ? Au début de cette année-là, une phase de négociations s'est engagée entre le Gouvernement français dirigé par le premier ministre Michel Debré et le Gouvernement provisoire de la République Algérienne ( GPRA ) présidé par Ferhat Abbas. Cependant, dans le même temps, des attentats du Front de Libération Nationale ( FLN ) continuent de cibler des policiers français sur le territoire de l'Hexagone, afin de faire monter la pression. En raison de cette situation, certains policiers se disent prêts à se faire justice eux-mêmes, et il est presque certain que des assassinats d'Algériens ont été déjà été commis par des policiers ou des groupes para-policiers. C'est alors que, le 5 octobre, le préfet de police de Paris, Maurice Papon, sur instruction du Conseil interministériel de ce même jour, instaure un couvre-feu pour les Algériens de la capitale et de sa couronne, leur conseillant « de la façon la plus pressante (...) de s'abstenir de circuler la nuit dans les rues de Paris et de la banlieue parisienne, et plus particulièrement entre 20h30 et 5h30 du matin ». Le but est de gêner l'action du FLN, dont toute une partie des activités se déroule dans ce créneau horaire. En réponse à cette mesure, la Fédération de France du FLN, qui exerçait un très sérieux et très efficace contrôle sur les populations algériennes immigrées, décide d'organiser, dans le secret, sans la déclarer aux autorités, une immense manifestation pacifique, qui a un caractère obligatoire pour les Algériens. Le soir du 17 octobre, ce sont ainsi entre 25 000 et 35 000 Algériens (leur nombre exact sera difficile à estimer ), hommes, femmes et enfants, tous vêtus de leurs habits du dimanche afin d'afficher leur volonté de dignité, qui, malgré la pluie et dans la nuit tombée, vont se diriger lentement vers les différents points de regroupement prévus sur les grands axes de la capitale par le FLN. L'organisation indépendantiste leur a interdit tout port d'arme. Le chef de la Fédération de France, Omar Boudaoud, a prévenu : « Quiconque aura ne serait-ce qu'une aiguille sur lui sera passible de la peine de mort ! ». L'enjeu pour le FLN est de montrer à tous la puissance populaire du mouvement pour l'Indépendance, et de gagner ainsi « la bataille de Paris ». Sur 400 000 Algériens vivant alors en France, 138 000 font partie du FLN.

Les autorités n'ont eu vent de l'organisation de la manifestation que dans la matinée, et la police doit se préparer dans l'urgence à réprimer celle-ci. Surtout, les policiers sont persuadés qu'ils vont se trouver confrontés à des manifestants armés. Maurice Papon et ses collaborateurs n'ont pas imaginé le nombre imposant de personnes qui allaient oser braver le couvre-feu. En additionnant les hommes de la police de Paris, ceux des compagnies de CRS ( Compagnie Républicaine de Sécurité ) et de gendarmes mobiles, il n'y aura, en effet, que 1 658 hommes des forces de l'ordre qui seront déployés. Mais il y a des groupes de « supplétifs » de la police qui se mettent rapidement à sillonner les rues de Paris et à s'en prendre violemment aux « faciès nord-africains ». Des Italiens un peu trop bruns, un peu trop frisés sont interpellés par erreur ! Des rumeurs mensongères sur des assassinats de policiers par des Algériens circulent pour alimenter la peur et la haine. Dès la fin de la matinée, des arrestations préventives de « Nord-Africains », comme on disait alors, ont lieu dans la capitale et dans ses environs. Dans l'après-midi, des Algériens enfermés dans une cave du XVIII<sup>ème</sup> arrondissement sont sévèrement battus par des policiers ivres.

## 4 —

Trois secteurs de regroupement et trois manifestations ont été prévus par les organisateurs du mouvement : la zone de la place de l'Etoile (pour les Algériens de la banlieue ouest), les boulevards Saint Michel et Saint Germain (pour ceux venant de la banlieue sud), et enfin le quartier des Grands boulevards (pour ceux des banlieues nord et nord-est). Le coordinateur de l'évènement, Mohamed Zouaoui, a décidé que la plus importante des manifestations s'étendrait sur toute la longueur des Champs Elysées, de l'Arc de Triomphe de l'Etoile à la place de la Concorde, avec les Algériens venus des bidonvilles et des quartiers populaires de Nanterre, de Bezons, de Courbevoie, de Colombes et de Puteaux. Mais quand la colonne, grosse de déjà plusieurs milliers de marcheurs, qui s'est rassemblée au rond-point de la Défense, se dirige vers le Pont de Neuilly, elle est bloquée par un groupe de 65 policiers. La pression de la masse est énorme. Des Algériens sont arrêtés et emmenés. Autour de 20h, d'autres manifestants rejoignent les premiers, arrivant de toutes parts et par divers moyens de transport. Les bidonvilles, très vastes à l'époque (tel celui de Nanterre), se sont vidés. Vers 21h15, il y aura dans ce secteur 10 000 manifestants pacifiques, avec des femmes poussant des youyou et aussi beaucoup d'enfants. Les policiers laissent passer les femmes et les enfants mais repoussent les hommes. Ils sont armés de longs bâtons de bois dur, appelés « bidules », et frappent impitoyablement, animés par la panique autant que par la haine. Les manifestants s'attachent à eux dans des corps à corps difficiles à démêler qui font que la police est débordée. Des coups de feu commencent à être tirés, d'abord en l'air. Par qui ? Il y a des morts parmi les manifestants. Ceux-ci, même s'ils ne sont pas armés, lancent un certain nombre d'objets sur les forces de l'ordre. D'autres tirs se font entendre, il y a d'autres morts. Des corps de manifestants sont jetés dans la Seine depuis les ponts de Neuilly, d'Argenteuil et d'Asnières.

Des Algériens ont pu emprunter les lignes de métro. Beaucoup sont « cueillis » aux sorties par les policiers. D'autres sont arrachés de force des autobus de la RATP dans lesquels ils sont montés et sont emmenés brutalement. Les interpellations se multiplient et les personnes arrêtées sont conduites dans des centres d'identification. Parce que les fourgons de police s'avèrent insuffisants, le préfet de police fait réquisitionner les bus de Paris ! En plusieurs lieux, comme place de Pantin, des centaines d'Algériens sont forcés de se tenir longuement debout, immobiles, face à des murs, les mains posées sur la tête, pendant plusieurs heures. Des dizaines d'autres, obligés de garder les mains en l'air, se font bastonner contre les grilles de l'Hôtel de Crillon, place de la Concorde. La colonne de manifestants prévue entre la place de l'Opéra et la place de la République a été stoppée par la police. Mais d'autres manifestants parviennent à faire le chemin inverse : de la place de la République à l'Opéra ! Ils sont nombreux à brandir des drapeaux et des écharpes aux couleurs verte et blanche du FLN, et tous scandent des slogans en faveur de l'Indépendance ou pour la libération du leader Ahmed Ben Bella, alors incarcéré. Autour de 21 h, devant le cinéma Rex du boulevard Poissonnière, alors que les CRS tentent de bloquer les masses humaines, des coups de feu sont tirés à partir d'un fourgon de police. Là et en d'autres lieux, il y a de nombreux blessés. Parmi eux, un Européen : Guy Chevalier, dont le crâne a été fracassé par une crosse de fusil à la hauteur du siège du quotidien « L'Humanité », et qui décède à son arrivée à l'hôpital. La plupart des Européens de la capitale qui voient ces scènes prennent peur et s'éloignent au plus vite. Mais d'autres viennent ajouter leur violence et leur haine raciste aux violences policières. Ainsi, des bouteilles de verre sont lancées sur les manifestants du haut de balcons. Boulevard Saint-Michel, des guéridons en fonte sont même jetés sur eux ! Quelques rares citoyens français, sauvant l'honneur de la France, tentent heureusement de venir en aide aux blessés ou aux manifestants en panique qui cherchent des abris, et les font entrer dans leurs immeubles. D'autres prennent des photographies, tout particulièrement le photographe Elie Kagan, dont les clichés constitueront plus tard des preuves essentielles de la sauvagerie qui s'est déployée. Il y a du sang algérien répandu presque partout dans Paris : sur les trottoirs et les chaussées, dans les couloirs de métro, sur les murs des immeubles... Plus les heures passent, plus la nuit parisienne est peuplée de visages algériens blafards, aux regards effrayés, les corps tremblants, qui errent, ne sachant plus où aller. Les hôpitaux sont submergés par les blessés qui se présentent ou sont amenés. Mais là aussi il y a du racisme, et des refus de soigner !



## 4 —

Les prisonniers sont enfermés en différents lieux, le plus souvent des infrastructures sportives ou des halls d'expositions : stade Pierre de Coubertin, Palais des sports, hall des expositions de la Porte de Versailles... Ils sont des milliers ( entre 8 000 et 10 000 ! ), la plupart ensanglantés, qui ont du mal à dégager des espaces où faire leurs besoins naturels. Combien de blessés au total ? Combien de morts ? La bataille des chiffres va commencer dès le lendemain.

Dans la journée du 18 avril, la Préfecture de police de Paris annonce qu'il y a eu trois morts parmi les manifestants, deux Algériens et un Français, et soixante-quatre blessés... côté policiers. Mais dans les jours qui suivent, plusieurs dizaines de corps sont découverts dans le lit de la Seine et dans le canal Saint-Martin. Parmi ceux-ci, le corps de Fatima Bedar, quinze ans, collégienne, fille de Hocine Bedar, un soldat évadé de guerre qui avait rejoint les Forces Françaises Libres durant la Campagne d'Italie, retrouvé le 31 octobre dans le Canal. Ce même jour, dans un tract publié par des policiers qui se présentent comme des « policiers républicains », on pourra lire que « des dizaines de prisonniers ont été tués à coups de crosse et de manches de pioches dans l'enceinte du Parc des expositions de la Porte de Versailles ».

Jean-Luc Einaudi, en 1991, avance qu'il y a eu près de quatre cents morts algériens qu'il attribue aux forces de police. Il donne une liste de deux-cent quarante-six noms. Mais en 1999, un autre historien français, Jean-Paul Brunet, établit que, dans la liste donnée par Jean-Luc Einaudi, cinquante-sept Algériens « seulement » sont décédés dans la nuit du 17 au 18 octobre. Plus tard, en 2006, les historiens britanniques Jim House et Neil MacMaster démontreront, de leur côté, que cent quarante et une personnes de la liste d'Einaudi avaient été enregistrées comme décédées avant le 17 octobre ! Actuellement, la plupart des chercheurs tendent à penser que ce sont environ cent cinquante personnes qui ont été assassinées lors de cette nuit sanglante. Une nuit de terreur qui, bien entendu, renforça les Algériens dans leur détermination à obtenir l'indépendance de leur pays, mais qui, de manière étonnante et admirable, ne fit pas grandir la haine contre les Français dans le cœur de la plupart.

## 5 —

# Pourquoi ce crime a-t-il été aussi longtemps occulté de la mémoire collective ?

La nuit du 17 octobre 1961 peut être retenue comme une des nuits les plus sombres de l'histoire de France. En effet, moins de vingt ans après les rafles de Juifs sous l'Occupation, le pouvoir français incarné par la figure du général de Gaulle qui avait su dire « non » à la collaboration avec le nazisme, a permis que soient raflés à leur tour des milliers d'Algériens qui avaient tenté de manifester pacifiquement, et il opposera un déni cruel à l'exécution de plusieurs dizaines de ceux-ci, soit du fait de la police, soit du fait de milices parallèles. En 2001, dans un ouvrage collectif publié par les Editions La Dispute, le sociologue Pierre Bourdieu confessait : « J'ai maintes fois souhaité que la honte d'avoir été le témoin impuissant d'une violence d'État haineuse et organisée, puisse se transformer en honte collective. Je voudrais aujourd'hui que le souvenir des crimes monstrueux du 17 octobre 1961, sorte de concentré de toutes les horreurs de la Guerre d'Algérie, soit inscrit sur une stèle en un haut lieu de toutes les villes de France, à titre de mise en garde solennelle contre toute rechute dans la barbarie raciste ».

Comment expliquer que ce crime d'État, timidement dénoncé en son temps, ait pu être quasiment occulté pendant plus de vingt ans ? Et d'abord cette première question : pourquoi si peu d'indignation et l'absence de manifestations massives dans les jours qui ont suivi ?

Après les journées insurrectionnelles (connues sous le nom de « Semaine des barricades ») qui ont eu lieu à Alger, du 24 janvier au 1<sup>er</sup> février 1960, du fait de défenseurs de l'Algérie française, les grandes centrales syndicales françaises d'alors (CGT, CFTC, FO, FEN) et l'important syndicat étudiant UNEF avaient pourtant décidé de s'impliquer fortement dans le mouvement pour la paix en Algérie. Des manifestations d'ampleur ont eu lieu en France à la fin de 1960. Mais au premier trimestre 1961, le règlement de « la question algérienne » semble en bonne voie, après le référendum sur l'autodétermination en Algérie (75,2% de votants favorables) et l'ouverture de négociations entre les autorités françaises et le Gouvernement provisoire algérien, et malgré les attentats commis par les extrémistes anti-indépendantistes français de l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS). La mobilisation, dès lors, baisse. Surtout, après celui du 17 octobre 1961, un autre « massacre » va avoir lieu à Paris, qui va davantage marquer l'opinion publique, mobiliser l'indignation du « peuple de gauche », particulièrement celle du très puissant Parti Communiste de l'époque : le drame de la station de métro de Charonne, le 8 février 1962.

Le 7 février 1962, une charge de plastic a été déposée sur un rebord de fenêtre du domicile d'André Malraux, le ministre des affaires culturelles, à Boulogne-sur-Seine. Une petite fille de quatre ans, Delphine Renard, est blessée, et la photo de son visage ensanglanté diffusée par la presse provoque une forte émotion. En réponse, syndicats et partis de gauche appellent à un grand rassemblement pour le lendemain soir, au cœur de Paris, place de la Bastille. Mais le ministre de l'Intérieur, Roger Frey, interdit la manifestation, et le préfet de police Maurice Papon déploie d'importants effectifs de police sur le lieu du rendez-vous. Quand arrivent des manifestants malgré l'interdiction, la police les charge. Des affrontements ont lieu. Boulevard Voltaire, pensant pouvoir échapper aux matraques des policiers, de nombreux protestataires descendent dans la station de métro Charonne... et découvrent trop tard que les grilles d'accès ont été fermées depuis le début de l'après-midi. C'est la cohue et la panique. Des policiers s'acharnent et frappent. Sous la pression de la foule, les grilles cèdent. A l'heure du bilan, on comptera huit morts et une centaine de blessés parmi les manifestants. Les forces de l'ordre, de leur côté, affirmeront avoir eu deux cents blessés. Le journaliste Jean Daniel, dans l'hebdomadaire l'Express du 15 février 1962, attribuera au gouvernement du premier ministre Michel Debré un calcul sordide : « Les morts du 8 février auraient servi, assure-t-on au gouvernement, à démontrer à l'armée et à la droite conservatrice que le rempart contre le communisme était assez solidement maintenu par l'État et que la propagande anticommuniste de l'OAS était pure démagogie ».

## 5 —

Au contraire du grand silence et de la non-réaction de masse qui ont suivi le massacre du 17 octobre 1961, l'affaire du métro de Charonne a suscité un vaste mouvement de protestation. Le 13 février, jour des obsèques des victimes qui vont être enterrées au cimetière du Père Lachaise, plusieurs centaines de milliers de personnes descendent dans les rues de Paris dans une grande manifestation entre la place de la République et le cimetière. Cinq semaines plus tard, le 18 mars, les Accords d'Evian seront signés, mettant fin à la Guerre d'Algérie. Et la mémoire collective française entretenue par le « peuple de gauche », oubliera pendant plus de vingt ans le massacre du 17 octobre 1961, « au profit » du souvenir du 8 février 1962 !

La proclamation de l'Indépendance de l'Algérie, d'autre part, va inciter les Algériens de France à vouloir « tourner la page » de ces sombres événements, quand bien même, en région parisienne surtout, toutes les familles algériennes ont été confrontées à la répression du mouvement indépendantiste. Ne se trouvent-ils pas plongés dans une terrible contradiction qu'ils auront du mal à expliquer à leurs enfants : avoir voulu l'indépendance de leur pays et, cependant, avoir décidé de rester en France pour y gagner leur vie ? Ils ont dès lors choisi l'oubli et, mieux, le pardon, n'exprimant jamais, pour la plupart d'entre eux, le moindre ressentiment, la moindre parole accusatrice à l'égard du peuple français et de ses dirigeants. Cela au risque de passer plus tard pour des « faibles » aux yeux de leurs enfants, et même d'être un jour considérés par leurs petits-enfants comme des victimes qui devaient être vengées !

A partir du début des années 1980, quelques militants de l'immigration maghrébine, en particulier ceux gravitant autour du journal « Sans Frontière » et de « Radio Beur », ont commencé à vouloir raviver la mémoire de ce crime du 17 octobre 1961, et ont organisé de petites commémorations. Pour certains jeunes dits « de la deuxième génération », citoyens français d'ascendance algérienne, cet événement sanglant, d'une certaine façon, légitimait – par le sang versé par leurs ancêtres – leur droit de vivre en France que tant de voix leur déniaient. Interpellé par quelques uns d'entre eux, le maire de Paris, Bertrand Delanoë, se laissa convaincre d'inaugurer un lieu de mémoire dans Paris. Ainsi, le 17 octobre 2001, il dévoilait, sur le pont Saint Michel, une plaque commémorative dédiée aux Algériens tués durant la nuit du 17 octobre 1961.

François Hollande, quant à lui, avait fait de la reconnaissance du crime d'Etat du 17 octobre 1961 une des ses promesses électorales. En octobre 2012, pour le 51<sup>ème</sup> anniversaire du drame, devenu président de la République, il publia, de fait, un communiqué affirmant : « Le 17 octobre 1961, des Algériens qui manifestaient pour le droit à l'indépendance ont été tués lors d'une sanglante répression. La République reconnaît avec lucidité ces faits. Cinquante et un ans après cette tragédie, je rends hommage à la mémoire des victimes ». Quelques jours plus tard, le 23 octobre 2012, à l'initiative de Nicole Borvo Cohen-Seat et d'autres parlementaires communistes, le Sénat français votait une résolution (adoptée avec 174 voix pour et 168 contre) reconnaissant officiellement « la répression sanglante » de la manifestation d'Algériens du 17 octobre 1961 par les forces de l'ordre. Mais rien n'est venu du côté de l'Assemblée Nationale.

Le 12 octobre 2015, le maire de Saint-Denis en France a inauguré un Jardin Fatima Bedar, du nom de la jeune collégienne de 15 ans qui fut retrouvée morte au fond du canal Saint-Martin, quelques jours après la manifestation du 17 octobre 1961 à laquelle elle avait participé avec fièvre. Ainsi s'accomplit progressivement –trop lentement ?– le nécessaire travail de mémoire.

RACHID BENZINE  
Islamologue  
et chercheur associé au fonds Paul Ricoeur

---

# Bibliographie relative au massacre des Algériens du 17 octobre 1961 à Paris

David Assouline et Mehdi Lallaoui  
(sous la direction de)

**A propos d'octobre 1961**  
Editions Au Nom de la Mémoire Bezons, 2001

Jean-Paul Brunet  
**Police contre FLN. Le drame d'octobre 1961**  
Flammarion, Paris, 1999

Jean-Paul Brunet  
**Charonne, lumière sur une tragédie**  
Flammarion, Paris, 2003

Chadia Chambers-Samadi  
**Répression de manifestants algériens**  
La nuit meurtrière du 17 octobre 1961  
Editions L'Harmattan, Paris, 2015

Collectif Ratonnades à Paris  
**Cahiers Libres n°29**  
Editions François Maspero, Paris, 1961

Collectif Au nom de la mémoire  
**17 octobre 1961**  
17 illustrateurs  
Editions Au Nom de la Mémoire, Bezons, 2001

Collectif 17 octobre 1961  
**17 octobre 1961**  
Une journée pour mémoire  
Mairie de La Courneuve, 2004

Collectif Sortir du colonialisme  
**Le 17 octobre 1961 par les textes de l'époque**  
Préface de l'historien Gilles Manceron  
Editions Les Petits Matins, Paris, 2011

Didier Daeninckx  
**Meurtres pour mémoire**  
Editions Gallimard (Série Noire), Paris, 1983

Jean-Luc Einaudi  
**La bataille de Paris**  
17 octobre 1961  
Editions du Seuil, Paris, 1991

## I. NÉE UN 17 OCTOBRE

UNE PIÈCE DE RACHID BENZINE, AUTEUR ET ISLAMOLOGUE

Jean-Luc Einaudi et Elie Kagan  
**17 octobre 1961**  
Postface de Thérèse Blondet-Bisch  
Actes Sud, Arles, 2001

Jean-Luc Einaudi et Maurice Rajfus  
**Les silences de la police. 16 juillet 1942**  
17 octobre 1961  
L'Esprit Frappeur, Paris, 2002.

Jean-Luc Einaudi  
**Scènes de la Guerre d'Algérie en France**  
Automne 1961  
Le Cherche Midi, Paris, 2009.

Jean-Luc Einaudi  
**Octobre 1961 : un massacre à Paris**  
Editions Fayard, Paris, 2001; et Pluriel, Paris, 2011.

Jim House et Neil MacMaster  
**Paris 1961**  
**Les Algériens, la terreur d'Etat et la Mémoire**  
Editions Tallandier, Paris, 2008

Ahmed Kalouaz : Les fantômes d'octobre.  
**17 octobre 1961**  
Oskar Edition ( Livre Jeunesse ), Paris, 2011.

Olivier Le Cour Grandmaison  
**Le 17 octobre 1961**  
**Un crime d'Etat à Paris**  
La Dispute, Paris, 2001.

Michel Levine  
**Les ratonnades d'octobre**  
**Un meurtre collectif à Paris en 1961**  
Editions Ramsay, Paris, 1985  
Réédition chez Jean-Claude Gawsewitch, Paris, 2011

Marcelle et Paulette Peju  
**Ratonnades à Paris**  
Préface de Pierre-Vidal Naquet,  
postface de François Maspero  
La Découverte, Paris, 2000  
Réédition en 2011, sous le titre **Le 17 octobre 1961  
des Algériens**, avec un texte de Gilles Manceron  
intitulé La triple occultation d'un massacre

Fabrice Riceputi  
**La bataille d'Einaudi. Comment la mémoire du  
17 octobre 1961 revint à la République**  
Editions Le passager clandestin, Paris, 2015

Marie-Odile Terrenoire  
**Voyage intime au milieu des mémoires à vif.**  
**Le 17 octobre 1961**  
Editions Recherches, 2017.

Anne Tristan  
**Le silence du fleuve, Octobre 1961**  
Editions Au Nom de la Mémoire, Bezons, 1991

---

## Journaux

### **Bulletin du Club Jean Moulin**

n°25, novembre 1961

*Après le 17 octobre*

### **Libération** n°2076 du 17 octobre 1980

*Il y a dix-neuf ans, un massacre raciste en plein Paris*

### **Libération** n°133 du 17 octobre 1981

*Le 17 octobre 1961 à Paris, c'était le massacre des Algériens*

### **Libération** du 12 octobre 1991

*17 octobre 1961*

(Encart de huit pages, comportant notamment un article remarqué de Sorj Chalendon).

### **Libération** du 19 octobre 2012

*17 octobre 1961 : l'aveu d'un crime d'Etat. François Hollande reconnaît le massacre des Algériens.*

---

## Filmographie

Sept documentaires :

### **Octobre à Paris**

de Jacques Panijel

réalisé à Paris dans la clandestinité en 1962, mais « ressuscité » et diffusé en 2011

### **Meurtres pour mémoire**

(d'après le roman de Didier Daeninckx)

de Laurent Heynemann, 1984

### **Le silence du fleuve**

de Agnès Denis et Mehdi Lallaloui

Au nom de la mémoire, 1991

### **Une journée portée disparue**

de Philippe Brooks et Alan Hayling

Point du jour, 1992

### **C'était le 17 octobre 1961**

de Tewfik Fares

Alizé production, 1999

### **Les enfants d'octobre**

d'Ali Aka

Les films de la lanterne, 2000

### **Ici on noie les Algériens**

de Yasmina Adi

Paris, 2011

---

## Focus

### **Fatima Bedar (1946-1961), l'adolescente de 15 ans retrouvée noyée dans le canal Saint-Martin.**

Née à Bejaïa, en petite Kabylie, Fatima est venue en France avec sa mère en 1951, alors qu'elle avait cinq ans, pour y retrouver son père Hocine, ouvrier à Gaz de France, installé alors à Sarcelles. Ce père n'est pas un travailleur immigré tout à fait « ordinaire » ! Mobilisé au début de la Seconde Guerre mondiale, il a été fait prisonnier par les Allemands en 1940. Mais il est parvenu à s'évader et à rejoindre les Forces françaises libres, participant à la campagne d'Italie puis à la libération de la France au sein des Tirailleurs algériens. En 1961, la famille a emménagé à Stains. Mais Fatima est élève au Collège commercial et industriel féminin de Saint Denis. Elle a deux soeurs et un frère plus jeunes dont elle s'occupe souvent pour aider sa maman. Le 17 octobre, Fatima émet le désir d'aller participer à la manifestation organisée par le FLN dont son père est un membre. Mais ses parents ne veulent pas qu'elle prenne ce risque. Elle se fâche alors avec sa mère... et part pour Paris, porteuse de son cartable. On ne trouvera son corps au fond du canal Saint-Martin que le 31 octobre. Le cartable, lui, a été retrouvé quelques jours plus tôt. En octobre 2018, il a été offert par sa famille au musée du Moudjahid de Bejaïa...

### **Elie Kagan (1928-1999), le photographe militant dont les clichés sont des preuves implacables.**

Né à Paris dans une famille de Juifs polonais, il a connu la menace nazie et il a dû se cacher durant l'Occupation. Dès lors, il s'est toujours considéré comme un survivant, et il s'est passionné pour les luttes sociales et politiques. Devenu photographe, il a fait toute sa carrière professionnelle en indépendant, commercialisant lui-même ses clichés. La nuit du 17 octobre 1961, il était dans les rues de Paris et il a photographié la manifestation pacifique et sa répression impitoyable. Ses photos constituent un témoignage implacable et ont beaucoup contribué à ce que ce crime d'Etat sorte de l'oubli.



# DE LA GRANDE HISTOIRE À LA FICTION

---

MOUNYA BOUDIAF  
metteuse en scène

« Enquêter sur les guerres passées est une galère [...]

La vérité est perdue dans l'herbe folle, prise dans un empilement de contes et de sous-contes mille fois ensevelis, mille fois remués, autant de fois trafiqués. Et il y a les silences, les pertes de mémoire, les mensonges, les leçons apprises, les plaidoiries des avocats du diable, les discours sur le discours, les papiers bouffés aux mites. Et par-dessus tout, balayant les vellétés, court ce vent de honte qui fait que l'on ferme les yeux et que l'on baisse la tête. Les victimes meurent toujours deux fois. Et toujours, leurs bourreaux vivent plus longtemps qu'elles. »

Boualem.S

## 1 —

# Redonner vie aux luttes tues et oubliées

La pièce se passe le 17 octobre 2018 dans la modestie d'un vieil appartement de Nanterre. Mostefa (77 ans) vit avec son fils Reda (57 ans) et sa petite fille Marie Myriam (18 ans), étudiante à Sciences-Po, féministe et militante. Trois personnes qui s'aiment sans vraiment se connaître. Depuis le départ de sa mère, il n'est pas rare que Marie Myriam se dispute avec les deux hommes de sa vie. Mais ce soir là les conflits qui les opposent prendront une ampleur particulière. Il est 20H30 elle rentre de la manifestation commémorative du 17 octobre 1961, où elle se rend chaque année, c'est son anniversaire. Son père et son grand père la questionne : les policiers, les manifestants, la mémoire et la violence. A travers cet événement tragique occulté des mémoires, vont se heurter les imaginaires et les représentations de chacun sur la France, l'Algérie, l'intégration, l'indépendance, le racisme, le monde capitaliste, les libertés et les identités. Chacun sa lutte, chacun son récit, chacun son Histoire. Entraîné par les questions de sa petite-fille, emporté par les désaccords qui s'expriment, Mostefa s'assied, s'essouffle, se lève, hésite puis raconte. C'est le récit des « Invisibles » qui commence. Les souvenirs jaillissent, les tabous se brisent et les lourds secrets de famille se révèlent. Enfin.

Lorsque sur les bancs de l'école j'étudiais l'histoire et la géographie, je rêvais aux innombrables voyages, aux langues et paysages dont j'idéalisais les récits. Je restais fascinée par les mouvements d'exils, l'histoire des religions, des guerres et des réconciliations, je n'avais aucunement conscience de mon propre héritage colonial. Née à Valenciennes, petite ville minière du nord de la France, de parents algériens, je vivais paisiblement cette double culture. Je pensais être comme les autres. Ce n'est qu'en devenant une jeune adulte que cette différence des racines s'est ancrée en moi. Les mots « intégration, insertion, immigration » pesaient de plus en plus. Je vivais « une Rupture » comme tant de jeunes après moi. Dans nos manuels scolaires, l'Histoire de l'Algérie ne se résumait qu'à une page et demie. Nous n'avions pas de repères pour nous construire. Lorsque nous demandions à nos parents de nous faire le récit de leur histoire, leurs regards disaient les malaises. Le désir de nous voir réussir, sans faire de vague étouffait les colères naissantes. Cette troisième génération n'avaient pas connu la perte des êtres chers et la violence, elle devait saisir sa chance, vivre, libre, grandir, et étudier. Elle ne devait surtout pas déterrer les souffrances qui appartenaient au passé. Chaque fois que nous avançons dans la mémoire, nous découvrons avec choc les blessures de nos parents dont un des points culminant fut le 17 octobre 1961. Entourés de silence un sentiment de solitude et de honte nous envahissait peu à peu. Nous voulions des réponses mais nous cherchions notre place dans un éclat de débris.

Après l'indépendance, beaucoup d'immigrés travaillaient dans les milieux ouvriers de ces villes usinières. Leur vie dans les foyers était presque heureuse et l'envie de sortir de l'horreur de *Cette guerre sans nom* les rendait solidaires. Ils témoignaient souvent que le « racisme » n'existait pas au fond de la mine ou sur les chantiers : les deux mondes qui s'opposaient étaient ceux des travailleurs et du patronat. L'urgence du vivre ensemble prenait le dessus et construire un a-venir meilleur pour leurs enfants valait tous les sacrifices y compris leur silence. Du côté de la jeunesse, le clivage est criant. Certains trouvent refuge dans l'islam, d'autres dans l'effacement absolu de leur origine, certains dans les luttes d'identités, d'autres enfin retournent la violence contre eux mêmes.

# 1 —

Parce que les pères ont préféré souvent cultiver l'oubli de leur blessures, pour ne pas charger leurs enfants du poids de leur rancunes, les héritiers de l'immigration ont du naviguer seuls pour trouver leur propre identité et leur propre récit personnel. Mais peut-on réellement se construire en toute liberté, dans l'oubli du passé des siens ? C'est cette question douloureuse, que pose la pièce « Née un 17 octobre ». Aziz Chouaki écrivait dans la Pomme et le couteau : « Une Algérie libre c'est une France plus libre ». Mais pour être libre, il faut délier le passé douloureux. Il faut le regarder en face pour que naisse le pardon.

Lorsque l'on évoque la marche pacifique des algériens en octobre 1961, on oublie souvent que s'écrivent les lignes brûlantes de notre propre récit national. Or cet événement violent cristallise l'apparition de deux corps dans la société française : le citoyen français « visible » et le citoyen français musulman « invisible ».

Sidi Mohamed Barkat, philosophe algérien, chercheur associé au laboratoire de psychologie du travail et de l'action du Conservatoire national des Arts et Métiers, avait défini dans son livre « Le corps d'exception » le rapport frontal entre l'indigénat et le système colonial notamment lors des massacres du 8 mai 1945 mais aussi du 17 octobre 1961.

Pour lui « les colonisés ont été institués comme corps d'exception, l'image de corps sans raison réputé dangereux, indignes de la qualité de citoyen mais cependant membre de la nation française, inclus dans le corps social en tant qu'exclus, soumis à un régime légal d'exception permanente établissant au cœur de l'état de droit une suspension du principe d'égalité. Cette réduction des colonisés à des corps simplement organiques et déshumanisés, ainsi que leur exclusion de la sphère politique, ont rendu pensable et possible leur transformation en corps indifférenciés pouvant être mis à mort arbitrairement, au moment précis où ils prétendaient apparaître dans l'espace public comme des sujets porteurs du droit d'avoir des droits ».

Il n'est ainsi pas étonnant que le témoignage des anciens immigrés ait mis si longtemps à s'inscrire dans la grande Histoire officielle. Comment expliquer et transmettre que c'est en voulant défendre pacifiquement son « droit d'avoir des droits » que des centaines de personnes ont trouvé la mort, à Paris, dans un temps de l'Histoire où l'Algérie était un département français ? Malgré la solidarité de beaucoup d'entre eux dans la lutte contre le nazisme et la reconstruction qu'a impliqué le lendemain de la deuxième guerre mondiale, leur voix semble être tombée dans l'oubli et dans une gêne sans gloire.

Le besoin de pardon et les tentatives de transmission émergent néanmoins ici et là chez les auteurs, les historiens (nombreux), les anciens combattants, comprenant l'importance capitale du devoir de mémoire.

Certains historiens comme Jean Luc Einaudi feront même l'objet de poursuites pour « diffamation envers un fonctionnaire » après qu'il ait dénoncé dans une tribune dans le Monde en 1998 « il y eu à Paris un massacre perpétré par des forces de police agissant sous les ordres de Maurice Papon ».

Ce procès historique, le seul et unique, permettra de rendre compte de l'amnésie collective sur ce qu'il a qualifié de « massacre » : l'impossibilité d'accéder aux archives nationales, des chiffres erronés dès le lendemain du 17 octobre sur le nombre de disparus et de morts et enfin des arrestations qui continuèrent les jours qui suivirent.

Jean Luc Einaudi, « un héros moral » comme aimait le nommer son confrère Mohamed Harbi, avait entrepris la bataille d'une vie pour la vérité. Il est mort le 22 mars 2014 mais son témoignage est toujours vivant.

## 2 —

# L'urgence réparatrice de la mémoire

L'importance du devoir de mémoire épouse toujours le déni de ses crimes. Kateb Yacine grand auteur Algérien qui avait fait de la Langue un territoire de résistance, nous a légué ce poème déchirant à propos du massacre d'octobre 1961 :

« Peuple français tu as tout vu / Oui tout vu de tes propres yeux / Tu as vu notre sang couler / Tu as vu la police assommer les manifestants et les jeter dans la Seine / La Seine rougissante n'a pas cessé les jours suivants de vomir à la face du peuple de la commune / Ces corps martyrisés qui rappelaient aux parisiens leur propre résistance. / Peuple Français tu as tout vu / Oui tout vu de tes propres yeux / Et maintenant vas tu parler ? / Et maintenant vas tu te taire ? / Le silence face à l'horreur commise est symptomatique de notre mécanisme de re-construction. Il faut oublier son inhumanité pour redevenir humain. Avancer pour retrouver le sens et les repères du corps social. Il faut donc effacer, faire disparaître, supprimer et aussi « détruire ». Mais les humiliations tues, préparent systématiquement les violences de demain.

Claude Bourdet, résistant déporté, écrivain, journaliste et militant avait malheureusement vu juste lorsqu'il écrivait à Maurice Papon : « Je pense, Monsieur le Préfet de Police, que vous avez agi dans toute cette affaire exactement comme ces chefs militaires qui considèrent que leur propre succès et leur propre mérite se mesurent à la violence des combats, à leur caractère meurtrier, à la dureté de la guerre. C'était la conception du général Nivelle au cours de l'offensive du Chemin des Dames, et vous savez que l'Histoire ne lui a pas été favorable. C'est cette conception qui a été la vôtre à Constantine et celle que vous avez voulu importer dans la région parisienne, avec les résultats que l'on sait. Maintenant, vous êtes pris à votre propre jeu et vous ne pouvez pas vous arrêter, même en ce moment, à une époque où la paix paraît possible. La terreur à laquelle la population algérienne est soumise n'a pas brisé la menace contre vos propres policiers, bien au contraire. J'espère me tromper j'espère que vous n'aurez pas relancé, d'une manière encore pire, l'enchaînement du terrorisme et de la répression. De toute façon, d'ici quelques années, d'ici quelques mois, quelques semaines peut-être, tout se saura, et on verra qui avait raison. Et si j'avais eu tort aujourd'hui, je serais le premier à m'en féliciter ».

A l'aune des attentats de Charlie Hebdo, du Commerce Cachet et du Bataclan en 2015 nous pouvons déceler avec effroi les liens évidents entre l'invisibilité de ce corps social immigré dont on a tue l'histoire et la révolte terrifiante d'une jeunesse en crise d'identité qui se sent trahie et stigmatisée.

Perdue entre le fantasme d'un monde idéalisé et l'affirmation d'un nouveau corps social en vengeance, cette jeunesse en quête d'idéaux s'est emparée d'une cause et d'une guerre qu'elle n'a pas vécue sous le regard ébahi de notre impuissance collective. Soudain un questionnement profond et douloureux : est-il trop tard pour cette jeunesse ? Pourquoi trouve-t-elle plus héroïque de mettre sa vie au service de la mort que de manifester librement son droit dans le pays qui l'a vu naître ?

La transmission et l'appropriation de ces récits par les générations suivantes aurait dû éviter de reproduire le cloisonnement des identités, des amalgames, et de la guerre.

Mais cette transmission ne s'est pas faite, les différentes marches pour l'égalité et contre le racisme (dont la marche des Beurs en 1983), le travail acharné des historiens, et même les excès de mémoire et le trop plein de commémoration n'ont pas empêché le terrorisme de gagner du terrain.

Il fallait renouer le dialogue entre les générations, il fallait en faire un spectacle, pour que puisse se dire les reproches et les souffrances que l'une adresse à l'autre. Il fallait recréer la possibilité d'un récit commun et réintroduire dans les représentations publiques et les consciences collectives les récits nationaux et binationaux, l'histoire de ces exils, restituer la légitimité de ces invisibles dont on a tue les luttes et les combats.

La poésie des mots m'a paru être la porte d'entrée la plus douce et la plus forte pour un sujet si délicat.

C'est pourquoi après de longs échanges, j'ai demandé à Rachid Benzine d'écrire « Née un 17 octobre ».

### 3 —

## Connaître son histoire pour mieux se connaître

Se positionner au monde par un ensemble de tissus complexes et riches et non au travers d'une définition identitaire, crée chez son interlocuteur une appartenance sociale commune. L'appropriation de son histoire, est certes délicate lorsque la transmission ne s'est pas faite, mais considérer que c'est un chemin à sens unique est une erreur. La transmission des mémoires ne peut pas se faire seule. Plusieurs vecteurs doivent y concourir. Et chacun doit faire un chemin vers l'autre. Elle doit s'inscrire dans la sphère publique comme dans la sphère intime au point que l'une et l'autre se confondent.

C'est pourquoi le théâtre est un outil puissant, il s'adresse à notre imaginaire, à notre vécu, il invente des territoires nouveaux et redonne vie à ce qui ne se voit pas. Il nous ré-unit.

La pièce « Née un 17 octobre » n'est pas un procès de mémoire, elle apaise car elle grandit les héros, pardonne le passé et redonne la parole aux concernés. La marche des algériens n'est pas uniquement l'histoire d'un massacre de masse, elle est également le récit positif de la résilience, le récit du combat, le récit des grands hommes, ceux qui ont payé de leur vie l'indépendance de l'Algérie.

Pourtant il faut savoir de quoi on parle, qui en parle et à qui l'on s'adresse dans une société qui vit elle aussi « une crise des symboles ». Des symboles qui fusent dans un monde où tout va vite, où tout se définit par l'image, par l'apparence de l'appartenance à une ethnie sociale, religieuse ou non religieuse.

Sommes nous capables de transmettre notre Histoire sans s'accuser ? Comment raconter quand formuler soulève des replis identitaires et des débats autour de la peau ? Comment poursuivre le travail de nos historiens sans peur de retours de bâton ? Comment reconstruire une Histoire commune après 58 années de silence ?

Ce qui est intéressant au fond n'est pas de poser des faits et de définir qui a tort ou raison dans l'histoire coloniale française, mais de poser les bonnes questions et les bons cadres afin que les jeunes générations puissent se réapproprier leur propre récit et leur propre parole. Une parole dont ils ont l'impression qu'elle leur a été volée, niée, spoliée et « dés-intégrée » au profit d'une version de l'Histoire qui à leur yeux est essentialiste et excluante. Un récit narratif qui a souffert du rejet de leur double culture, dont ils ont eu souvent l'impression de devoir abandonner l'une au profit de l'autre, de faire un choix entre deux parties très profondes d'eux-mêmes et d'être contraints à trahir l'Histoire de leurs parents.

Comme l'avait exprimé Benjamin Stora, « les jeunes issus de l'immigration algérienne sont un défi redoutable à la société française car ils sont une nouvelle catégorie sociale après ce que l'on a appelé les « Beurs ». Ils sont le défi de notre société car le risque de voir une mémoire communitarisée autour de la question algérienne n'est pas inexistant. »

Connaître son histoire c'est se donner la chance d'un regard géopolitique nouveau. C'est abandonner les fantasmes du pays d'origine au profit d'une libération intérieure. Le fantasme de l'exil n'est pas en soi une chose négative, il a pu inspirer de nombreux poètes et de nombreux écrivains, mais il ne doit pas nourrir de rancœur. Le personnage du grand-père, Mostefa, dira dans la pièce « la colonisation était une barbarie, notre indépendance une victoire, mais elle ne doit jamais nourrir de mépris pour qui que ce soit ».

La mélancolie du pays perdu a souvent été pour les parents immigrés le moyen de ne pas s'oublier soi même. Tenir à cet exil dans la spiritualité des silences a permis à toutes ces générations d'anciens d'ancrer une certaine force et une certaine richesse, étant donné la complexité dans laquelle ils se sont retrouvés à savoir vivre et se réaliser dans le pays qui les a colonisés.

Alors le désir d'exister, de se refaire une place dans l'Histoire ne peut passer que par la connaissance de son récit personnel. Il faut ainsi restituer cette parole. La rendre possible en l'écoutant, en la représentant, en développant les désaccords et les points de vue à l'image du personnage de Marie Myriam qui « ouvre la voix ».

C'est aller sur le territoire du vivre ensemble au point qu'il soit une valeur plus importante que la notion de victimisation enfermante et emprisonnante. C'est sortir du sacrificiel, c'est démystifier les traumatismes pour retrouver ses choix et sa liberté de conscience. Cette jeunesse doit être la pionnière de son changement et il faut lui laisser la place.



## 4 —

### Le pouvoir de la fiction et de l'intime

La représentation de ces récits à travers le spectacle vivant est fondamentale. Elle permet une identification directe de sa propre histoire au travers de celle des personnages. Elle permet la passation de nouveaux terrains de parole. La pièce va se servir de l'humour et de l'intime pour raconter la grande Histoire. On entre par le biais de l'humour, on traverse les non-dits et on finit par le récit de mémoire : nous ne sommes pas là pour être les témoins d'un procès haineux contre la France, nous sommes là pour vivre l'expérience d'une libération.

Le massacre d'octobre 1961 n'est pas traité de façon frontale, c'est le récit de de l'intime qui prend le dessus. La grande Histoire va se raconter à travers un secret de famille. Ce huis clos familial va donc agir comme une catharsis.

Le chemin de dé-construction va avoir lieu de l'intérieur. Tout se joue à travers le personnage de Marie Myriam. Féministe engagée, elle entre dans l'intrigue à la manière d'un fracas et on comprend assez vite qu'elle va forcer les portes verrouillées de la mémoire.

Cette jeune adolescente en quête de réponses qui sur-investit ses engagements politiques va affirmer sa réalité sur la France d'aujourd'hui. Mais qu'est ce que sa colère raconte de nous ?

Deux univers s'opposent alors : celui de l'émotionnel et de ses exagérations (« Il y a eu bien plus de morts que ça », « Tu t'en fou toi des algériens ! ») avec celui du rationnel cartésien (« C'est ça qu'on t'enseigne à Sciences-Po ? Bidonner les statistiques par sentimentalisme ?»). Ce premier échange entre Marie Myriam et son père est électrique, ils ne se lâchent pas, ils se mordent, ils se désaccordent. Reda n'entend pas les colères de sa fille, et la surenchère des points des vues la conduit à radicaliser sa pensée (« Regarde nous, trois générations, trois générations de méprisés, tu en vois toi des arabes ministres, préfets, députés ? »). Le fait elle par provocation ? Pour éveiller les consciences ? Pour bouger les lignes et ne pas être sage ? Ou pour s'engouffrer dans la colère et s'y noyer ?

Le point de départ du conflit est la notion « d'intégration » : un père ouvrier syndicaliste parfaitement intégré qui ne cherche pas à connaître son pays d'origine et une petite fille porteuse de causes et d'injustices qui ne voit dans le parcours de son père qu'une trahison avec la communauté.

Heureusement le grand-père Mostefa ne laisse jamais la haine de leurs arguments prendre le dessus. Mostefa désacralise tout ce qui est sérieux et désamorce toutes les tensions. Son extrême modernité nous surprend et nous touche car sa génération est en miroir avec la génération de sa petite fille. Face à un père qui ne la comprend pas, il répare par l'humour et lui offre un espace de parole qu'il n'a peut être jamais pu avoir.

En effet le fait que cette famille se parle et se confronte nous rappelle que la peur du dialogue n'est rien face à la libération des silences qui font tant de bien.

Après le paroxysme des conflits, la pièce prend un tournant beaucoup plus lyrique et le récit ne se fait plus qu'à une seule voix. Mostefa se livre, une force le pousse à (se) raconter, les souvenirs d'octobre 1961 jaillissent aussi précisément que s'il les revivaient devant nous.

Mais la pièce ne souhaite pas figer la souffrance mémorielle : par la révélation du secret de famille, nous sommes de nouveau ramenés au présent. Lorsque Reda apprend que sa mère n'est pas sa véritable mère, qu'elle a perdu la vie ce jour là sur le pont de Neuilly, nous devons vivre avec lui le retour au réel. La vie doit avancer, elle doit reprendre son cours, pour qu'ait lieu la réconciliation et l'apaisement.

La pièce se termine sur la célébration, en famille, de l'anniversaire de Marie Myriam. Mostefa ne soufflera pas les bougies. Une fois le récit libéré, il peut s'autoriser à mourir.



« Le résultat, il me l'a résumé en une phrase :  
« Je suis bien que dans l'avion ». Quand il  
était ici, il était pressé de voir sa femme  
et ses gosses. Et une fois arrivé là-bas,  
tout avait changé. Son quartier sa ville ses  
copains qui ne lui pardonnaient pas de s'être  
cru plus malin qu'eux en émigrant. »

Extrait du texte

# UN CONTEXTE GÉOPOLITIQUE SOUS TENSION

---

BENJAMIN STORA  
historien

# 1 —

## Introduction

L'action de la Fédération FLN, au cœur même de Paris le 17 octobre 1961, frappe l'opinion populaire française qui voit, brusquement, sa capitale prendre un visage de guerre. Les grandes artères, les ponts, les carrefours sont gardés ou sillonnés par des rondes de CRS et policiers, arme au poing. Elle permet également à la presse internationale de témoigner en faveur des Algériens pour leur liberté, elle montre la puissance d'engagement des immigrés algériens aux côtés du FLN, et de leur maturité politique, car aucun manifestant n'est armé. La répression, comme on le verra, est terrible, et la soirée tragique du 17 octobre 1961 restera longtemps gravée dans les mémoires algériennes.

Sur les grands boulevards parisiens, une foule d'hommes et de femmes se rassemble dans la nuit du 17 octobre 1961. Une petite pluie fine fait son apparition, il fait humide, c'est la nuit qui commence. On relève le col de son imperméable, on serre les poings dans ses poches, on guette le visage d'un ami qui n'est pas encore arrivé au rendez-vous. Soudain, le cortège s'ébranle sur un signe du responsable. On se serre les uns contre les autres. Sur toute la longueur des grands boulevards jusqu'à la place de l'Opéra, au Quartier latin, sur le boulevard Saint-Germain, ils marchent graves et résolus, ces manifestants algériens. Sans cris, ni drapeaux ni pancartes. Ils sont venus d'Aubervilliers ou de Nanterre, les mains nues, sans armes, pacifiques. Leur nombre seul doit suffire à montrer leur détermination. Ils sont vingt milles, trente milles peut-être.

En marchant ainsi, ce soir du 17 octobre 1961, les manifestants algériens ont bravé le couvre-feu de 20 heures « conseillé aux Nord-Africains ». En effet, onze jours plus tôt, le préfet de police de Paris, Maurice Papon a publié un communiqué où « il est conseillé de la façon la plus pressante aux travailleurs algériens de s'abstenir de circuler la nuit dans les rues de Paris et de la banlieue parisienne de 20 h 30 à 5 h 30 du matin ». Pour ceux qui n'auraient pas compris, il est également « très vivement recommandé de circuler isolément, les petits groupes risquant de paraître suspects aux rondes et patrouilles de police ». Enfin, le préfet a décidé que « les débits de boissons tenus et fréquentés par des Français musulmans doivent fermer chaque jour à 19 heures ». Les dirigeants du Front de Libération Nationale (FLN), l'organisation qui a décidé en 1954 du combat contre la présence française en Algérie, ont décidé d'organiser une manifestation pour protester contre ces mesures.

Brutalement, c'est la charge, les assauts violents et meurtriers des forces de police massées en grand nombre. Les « harkis métropolitains » (forces supplétives musulmanes de la police parisienne) sont aussi présents dans l'assaut. A la hauteur du cinéma Rex, des rafales de mitraillette font plusieurs victimes parmi les Algériens. Sur le boulevard Bonne Nouvelle, un car de police fonce sur la foule, on relève sept corps d'Algériens. Dans la rue, dans les gares, dans le métro, les rafles s'organisent. Au pont de Neuilly, la police interpelle les Algériens voulant rentrer chez eux. Des manifestants sont jetés dans la Seine au pont de Bezons, d'Asnières, de Clichy... Les témoignages recueillis après le drame permettent de mesurer l'ampleur de la répression.

**« Beaucoup d'Algériens sont tombés dans la Seine, entraînant des CRS auxquels ils s'étaient agrippés, raconte M. Benharrat el Hadj. Je revois ce compatriote qui avait réussi à sortir du fleuve pour se voir accueillir par un CRS qui lui a brisé la mâchoire et le tibia à coups de matraque ».**

**« On nous a cueillis avant de commencer et on nous a amenés à la préfecture de police. Des CRS et des harkis nous ont gardés là jusqu'à deux heures du matin. Ils nous ont bien sûr matraqués. Moi-même, j'ai encore trois cicatrices sur la tête. A deux heures du matin, poursuit M. Saïd Hebibèche, on nous amena, en car, au stade Pierre de Coubertin. Personnellement, je suis resté cinq jours à Coubertin et j'y ai perdu dix kg ».**

# 1 —

Officiellement, le nombre des arrestations s'élève à 11 538. Le palais des Sports, où devait se tenir un concert de Ray Charles, est réquisitionné pour parquer les détenus. Des milliers d'Algériens sont placés en détention ou expulsés. Les autorités françaises de l'époque ne reconnaissent que deux morts et soixante quatre blessés. L'inspection générale estime officiellement, selon la revue les Temps Modernes, à cent quarante le nombre de tués. La Fédération de France du FLN parle pour sa part de deux cents morts et de quatre cents disparus. A propos de ces chiffres, controversés, Ali Haroun, à l'époque un des principaux responsables de la Fédération de France du FLN note dans son livre *la 7e Wilaya*, publié en 1986: « La Fédération a été dans l'incapacité d'en fixer le nombre de manière précise, d'autant que, parmi les éléments recensés « disparus », il devait se trouver nécessairement des militants transférés en Algérie et dont on ne retrouve plus la trace. Cependant, la synthèse des rapports militants sur les cas précis des tués, le 17 octobre et les jours suivants, par balles, matraquages, noyade et autres moyens, permet de les chiffrer approximativement à deux cents et les blessés à deux mille trois cents. » D'autres sources avancent le chiffre d'une centaine de tués dans cette nuit tragique, parmi les Algériens.

Dans la presse française de l'époque, au travers d'articles mis bout à bout apparaissent des signes manifestes d'occultation. Des journaux, aussi différents que France-Soir ou Le Monde, ont d'abord minimisé l'événement. « Le FLN ne manquera pas d'exploiter les sanglants incidents de Paris et les atroces ratonnades d'Oran. Pourtant, il en porte la responsabilité puisque ici et là, c'est le terrorisme musulman qui est à l'origine de ces drames » rapporte Le Monde le 19 octobre. Le même journal écrira le lendemain : « Avec un peu de recul, certains faits qui avaient été mal connus à l'issue des manifestations de mardi soir apparaissent mieux. De nombreux témoins des rassemblements d'Algériens et des débuts des manifestations affirment que à ce stade tout au moins, les cortèges n'étaient pas menaçants et que la démonstration se voulait non violente » (Le Monde, 20 octobre). France-Soir, jusqu'alors réservé, donne des précisions accablantes: « Mercredi 17 Octobre, le soir des manifestations à Nanterre. Il était 11 heures du soir, près du pont du Château. Une trentaine d'Algériens sont ramassés. Roués de coups, ils sont jetés dans la Seine, du haut du pont, par les policiers. Une quinzaine d'entre eux sont coulés. »

D'autres journaux ne rapportent pas de faits bruts, mais offrent à lire un discours tout prêt, soumis aux codes symboliques spécifiques d'une époque coloniale finissante. « C'est inouï ! Pendant trois heures, hier soir, vingt mille musulmans algériens auxquels s'étaient mêlés un certain nombre d'Européens, ont été les maîtres absolus des rues de Paris. Ils ont pu défiler en plein cœur de la capitale, en franchir les portes par groupes importants sans avoir demandé l'autorisation de manifester et en narguant ouvertement les pouvoirs publics et la population » (Paris Jour, 18 octobre 1961).

Traditionnellement favorables à l'indépendance algérienne, d'autres organes de presse dénoncent l'ampleur de la répression et en désignent les responsables. « Est-il exact que douze Algériens ont été, la semaine dernière, précipités dans la Seine ? Est-il exact que plusieurs Algériens ont été récemment pendus dans les bois de la région parisienne ? Est-il exact que chaque nuit des Algériens disparaissent sans qu'on puisse retrouver leur trace dans les prisons ou les centres de tri ? Si tout cela est exact, et nous avons de bonnes raisons de le croire, qui sont les auteurs de ces crimes? » (Libération, 19 octobre 1961).

---

*Le 14 juillet 1953, Place de la République à Paris, la police ouvre le feu sur le cortège des militants nationalistes algériens, faisant cinq morts et 50 blessés. Le 9 mars 1956, dans une manifestation contre le vote des « pouvoirs spéciaux en Algérie ».*

## Questions autour des origines du 17 octobre 1961

**L'extrême violence de la répression qui donne toute la dimension tragique de l'événement était-elle voulue, organisée, préparée d'avance ? Pourquoi un tel déferlement de violences policières ?**

Au moment du 17 octobre 1961, l'habitude de tirer sur les manifestants algériens existe déjà dans la police française à Paris, comme le 14 juillet 1953, ou le 9 mars 1956 dans une manifestation algérienne contre le vote des « pouvoirs spéciaux ». La violence de la guerre d'Algérie traversé la Méditerranée, par l'assassinat de militants algériens et de policiers. Les conduites répressives sont rapport avec un imaginaire colonial.

Les Algériens, hommes sans nom, (sont-ils des citoyens français, des « indigènes », des étrangers, des « Français musulmans » ?) sont perçus comme une menace pour la société française, sorte de « cinquième colonne » propre à réactiver la mythologie du complot. Leur étrangeté juridique exacerbe la logique du soupçon policier, qui entend démontrer que tout converge secrètement vers un but caché. La guerre amplifie cette perception qui fait du partage ami/ennemi le critère central du politique. Dans le cas particulier de l'Algérie, tenue pour être trois départements français, l'ennemi ne peut être nommé comme tel, mais appréhendé comme un hors-la-loi (on dit « HLL »), un « criminel » venant saper l'autorité de l'Etat. La guerre d'Algérie qui se fait passer comme « opération de maintien de l'ordre » apparaît comme une affaire interne, une guerre civile. Le 17 octobre radicalise, en l'exacerbant, la violence de la guerre.

Mais pourquoi un tel déferlement de brutalités policières à l'encontre des manifestants algériens, alors que, six mois plus tard à peine, vont être signés les accords d'Évian conduisant à l'indépendance de l'Algérie ? Pourquoi la direction de la Fédération de France du FLN a-t-elle donné la consigne d'une manifestation pacifique ? N'y a-t-il pas eu de sa part sous-estimation ou tout simplement incompréhension des intentions du gouvernement français ? Pour tenter de répondre à ces autres questions, il faut saisir le contexte historique de l'époque marqué par la véritable course de vitesse qui s'est engagée.

Du côté français, le général de Gaulle sait que la marche à l'indépendance de l'Algérie est désormais inexorable. Sa décision est prise depuis longtemps, des négociations difficiles sont engagées avec le FLN. L'homme du 18 Juin 1940 a défini son objectif (la République algérienne liée à la France) ; sa stratégie (autodétermination) ; et distribué les rôles autour de lui en constituant en particulier un ministère d'État pour les Affaires algériennes confié à Louis Joxe. Mais il veut aussi éviter toute explosion de la rue, tout surgissement autonome des populations algériennes comme celles du 11 décembre 1960, à Alger où les manifestants algériens sont descendus des quartiers périphériques, brandissant des drapeaux du FLN. La leçon a porté. Pour le gouvernement français, tout débordement risque de bousculer les plans préétablis, notamment sur le maintien des liens économiques entre l'Algérie et la France après l'indépendance.

Pour la direction de la Fédération de France du FLN réunie à Cologne le 6 octobre 1961, plusieurs arguments plaident en faveur d'une manifestation de rue. Riposte aux mesures répressives du préfet Maurice Papon, certes mais également volonté de mobiliser un nombre important d'immigrés pour mieux montrer sa force dans la phase de négociations difficiles engagées avec le gouvernement français. Paris constitue une formidable caisse de résonance au plan international. Apparaître dans la rue de la capitale française est le moyen de renouer avec une expression collective classique, alors que la gauche n'utilise pas ce moyen contre la guerre d'Algérie. Car le FLN se trouve confronté, en octobre 1961, au dilemme suivant: ou attendre que la gauche française se mette en mouvement pour la protection des immigrés vivant en France, donc se subordonner à son mouvement; ou déclencher l'initiative qui permettra la prise de responsabilités de ces mêmes organisations françaises. Le FLN opte pour la seconde solution mais le prix à payer sera lourd.

La machine répressive mise au point contre les immigrés algériens va se retourner contre la gauche. En ce sens, le 17 octobre 1961 et la répression du 8 février 1962 au métro parisien « Charonne » (manifestation contre l'OAS où l'on relèvera neufs morts) sont liées. Les deux événements s'éclairent l'un par l'autre. Mais cela apparaîtra très tardivement dans la conscience collective française...



# LA TRANSMISSION POUR DEVENIR SUJET ACTEUR DE SON HISTOIRE A-VENIR

---

FOUZIA TAOUZARI  
psychologue clinicienne

**« Me tenant comme je fais,  
un pied en un pays et l'autre en un autre,  
je trouve ma condition très heureuse, en ce qu'elle est libre. »**  
René Descartes – Lettre à Christine de Suède – Juillet 1648

Fouzia Taouzari <sup>1</sup>

1 —

## Introduction

« Née un 17 octobre » de Rachid Benzine est un huis-clos qui met en scène trois personnages dans un trois-pièces parisiens où vivent trois générations : le grand-père Mostefa ; le fils, Reda et la petite-fille, Marie-Myriam (appelée Marie par son père Reda et Meriem, par le grand-père Mostefa). Ce huis-clos n'est pas sans faire penser – dans sa structure – au Huis-clos de Jean-Paul Sartre écrit en 1943 dont est tiré cet aphorisme célèbre : l'enfer, c'est les autres où il met en scène trois personnages « mort ». Pour Sartre, l'autre est un frein à la liberté de chacun. Est-ce le cas ici ?

Les thèmes que Rachid Benzine trace dans sa pièce –Née un 17 octobre – vont nous permettre d'aborder des questions cruciales d'actualité : l'exil, la transmission, la religion, les secrets de familles, l'inconscient... Je vais essayer d'en extraire quelques un pour les proposer à l'analyse avec comme question : que nous enseigne l'interaction de ces trois personnages ? Que nous racontent-ils concernant l'existence humaine ?

<sup>1</sup> Fouzia Taouzari est Psychologue clinicienne, Psychanalyste membre de l'École de la Cause Freudienne et de l'Association Mondiale de Psychanalyse. Elle est directrice du Centre Psychanalytique de Consultation et de Traitement à Nantes.

## 2 —

### L'histoire dans l'histoire

La pièce se déroule le 17 octobre 2018, Jour anniversaire de la commémoration de la « manifestation du 17 octobre 1961 » mais aussi date anniversaire de Marie-Myriam qui vient d'avoir 18 ans. Le rideau se lève sur l'arrivée de Marie-Myriam après sa participation à la manifestation pour la commémoration du 17 octobre 1961. Pour la première fois, elle est seule à y être allée. Pour la première fois son père n'était pas à ses côtés, à militer avec elle. Le goût du militantisme lui vient de son père. Elle est en troisième année de science-Po. Elle vit avec son père depuis le départ de sa mère il y a 5 ans, ce dernier n'a pas refait sa vie depuis.

La pièce est scandée par les reproches de la fille à l'égard de son père : elle le provoque, le cherche, le bouscule, lui fait la morale. Pourquoi est-elle si en colère contre son père ? Elle ne lui pardonne pas de se laisser aller et d'être en panne de son désir de lutte. Lui qui chaque année défile avec sa fille ne l'a pas accompagné aujourd'hui. Cette manifestation a toujours été ce qui les rassemblait tous les deux, lui qui travaillait beaucoup. Aujourd'hui, il déprime et c'est pour cette raison qu'il ne l'a pas accompagné. A 57 ans, après avoir quitté sa fonction de syndicaliste, il se retrouve licencié pour faute professionnelle, depuis 6 mois.. Cette injustice l'amène à porter l'affaire aux Prud'hommes. Voir son père déprimé est insupportable pour la jeune fille qui ne peut s'empêcher de lui faire la liste de ses manquements tout comme celui d'avoir poussé sa mère à partir : « Elle t'a quitté parce que tu l'as emmerdé toute sa vie » lui assène-t-elle sèchement.

Marie-Myriam cherche à réveiller l'homme désirant qui a toujours lutté et qui aujourd'hui traverse une crise existentielle. Cette injustice vécue par le père est aussi l'occasion de se dire, de se parler. Mais aussi l'occasion donnée au grand-père de sortir de sa position silencieuse. Marie-Myriam réveille aussi bien le père que le grand-père et c'est tout le chapitre de l'histoire familiale qui s'ouvre et se déploie sous nos yeux.

Au fil de la pièce nous découvrons comment la grande Histoire se mêle à la petite qu'est l'histoire familiale. Le 17 octobre nous plonge dans l'histoire de la guerre d'Algérie. Cet événement du 17 octobre 1961 se voulait une manifestation pacifiste d'Algériens manifestant pour le droit à l'indépendance. En 1961, 30 000 Algériens ont marché pacifiquement contre le couvre-feu imposé par le gouvernement français. L'accueil qui leur sera réservé sera tout autre : plus de 10 000 manifestants seront raflés, tués, noyés...le nombre de morts restent encore aujourd'hui discuté : un trou dans l'histoire qui dévoile l'irreprésentable de l'événement. Pour le grand-père cette date est la remémoration d'une perte jusque-là tue et enfouie. La perte de son premier amour. On devine dans le récit le deuil impossible faute du corps qu'il n'a jamais retrouvé et auquel il n'a pu donner une digne sépulture. Cette date est aussi la date de naissance de sa petite-fille à laquelle il a voulu donner le prénom de ce premier amour tué 57 ans auparavant. Ici, mort et vie sont intimement nouées. Le deuil a laissé place à la vie, incarnée par Marie-Myriam. Le grand-père voit en elle la réincarnation de son premier amour : une femme libre, belle, intelligente. Voici ce qu'il dit à sa petite-fille : « Et puis le 17 octobre 2000, voilà que tu es née... Avec les yeux de Fatima-Zohra. Je l'ai reconnue immédiatement dans ton regard. Et ce jour-là, Allah a définitivement guéri mon âme. Et je me suis remis à prier. » Ce désir inconscient du grand-père fera destin pour Marie-Myriam, sans qu'elle le sache. Identifiée à la femme désirée, elle incarne le vivant et le désir dans toute sa fraîcheur. Le grand-père ne dit-il pas à sa petite-fille Meriem (il l'appelle par son prénom arabe quand il s'adresse à elle) : « Fatima-Zohra, elle était intelligente et cultivée. Meriem, elle me fait penser à elle. Elle lui ressemble de plus en plus d'ailleurs. Même les intonations de voix. P.36 ; {...} Fatima-Zohra, elle était comme toi. Un peu tête brûlée, un peu comme tu disais tout à l'heure « romantique », et beaucoup pleine de vie. » (P.43) Il sort une photo gardée toute sa vie sur son cœur – à la vue de la photo de sa mère dont il apprend l'identité en même temps que l'histoire, le père s'adresse à sa fille : « c'est vrai que tu lui ressemble, Myriam. (la première fois que dans la pièce Reda nomme sa fille Myriam (L'écriture du prénom donne une indication de la prononciation du prénom : à la française pour Myriam et Meriem prononcé avec l'accent algérien pour le grand-père.)

Lorsque le grand-père parle, il transmet le chapitre censuré de son histoire. Cette transmission comme valeur symbolique apparaît dans la pièce comme coupure venant scander les échanges entre le père et la fille couleur de reproches et de manquements. Le grand-père prend une position d'arbitre entre les deux et fini par les apaiser lorsqu'il révèle son histoire tue jusque-là. La révélation du non-dit est l'occasion d'une libération pour le grand-père mais aussi un apaisement entre le père et sa fille.

### 3 —

## Le secret

Comment lire la révélation du secret par le grand-père à son fils et à sa petite-fille ? Le grand-père sort de son silence poussé par les provocations de sa petite-fille : elle veut savoir, elle bouscule le père, le pousse dans ses retranchements et par la même occasion, elle en veut au père et au grand-père de leurs positions « de colonisés » mais aussi de ne pas assumer leur statut d'algériens... Il finit par cracher le morceau, longtemps gardé en lui. Il déterre le dossier de son premier amour, qui se révélera être la mère biologique de Reda.

Chacun s'approprie cette révélation en fonction de ce qu'il traverse : pour Reda cette révélation donnera sens à ce qu'il nomme être laissé tomber par l'Autre (sa femme il y a 5 ans et par son travail depuis qu'il n'est plus syndicaliste).

Marie-Myriam découvre par les propos du grand-père et du père, qu'elle a été négociée dans le choix de son prénom : tiraillée entre la mère française, le père d'origine algérienne et le grand-père en deuil de son premier amour. La question du secret, c'est celui du désir – sous sa forme de scandale puisqu'en infraction avec l'idéal de la tradition et de la religion. N'est-ce pas ce que se révèle chez le grand-père lorsqu'il dit : « On était tellement amoureux... On n'a pas réfléchi. Ni à nos missions pour le FLN, ni à la morale, ni à nos parents, ni à l'islam. Et encore moins à l'Algérie. » p.37. Ce qui est resté dans l'ombre, dans le secret, c'est le grand-père comme homme de désir dans son rapport à une femme : son premier amour auquel il est resté fidèlement attaché qu'il a gardé secret. Le dévoilement du secret donne une couleur de désir et d'amour au grand-père qui a connu l'amour et le désir pour une femme. Ce désir l'a porté et poussé à sortir du carcan de la tradition que lui a frayé pour un temps son premier amour. « On ne réfléchissait pas beaucoup. Enfin moi. Je crois qu'elle décidait pour moi et moi je la suivais par amour. Par amour pour elle. Par amour pour l'Algérie. Mais surtout par amour pour elle... » p.43. Ce désir c'est refermé avec la mort de celle-ci. Son mariage avec la mère adoptive de Reda sera un mariage de raison scellé sur le deuil, puisqu'elle-même était en deuil de son mari – moudjahidine tué par les soldats français – de sa famille puis de son pays. Cette révélation va ouvrir tout un pan de l'histoire familiale tue jusque-là : L'identité de la véritable mère de Reda qui est aussi le véritable amour du grand-père, la mort de celle-ci dans des circonstances tragiques lié à l'histoire de l'Algérie et de la France mais aussi date qui correspond à la naissance de Marie-Myriam.

Fondamentalement, tout sujet a affaire à une histoire faite de trous et de non-dits. Les symptômes et les luttes subjectives sont la traduction de ce chapitre censuré qu'est l'inconscient. L'inconscient c'est l'Autre scène, celle qui recouvre les motivations et les drames de tout sujet : ses symptômes, ses échecs comme ses réussites, son courage comme ses faiblesses. Le secret de famille, les non-dits, s'inscrivent dans l'inconscient à l'insu de nous-mêmes – vérité cachée dont on peut retrouver la trace lorsqu'on déchiffre l'inconscient dont l'histoire fait trace et qui se révèle dans nos rêves comme dans nos cauchemars. C'est pourquoi les symptômes témoignent de ce que nous portons en nous sans le savoir et qui agit à notre corps défendant. Faute d'histoire, on s'invente une histoire, une famille, c'est ce que Freud a appelé le roman familial du névrosé. Nous pouvons distinguer l'effet du secret en tant que vérité – celle révélée par le grand-père – et la vérité en tant que telle impossible à dire toute. La psychanalyse nous enseigne combien la vérité comporte en son sein la dimension du secret puisque tout ne peut se dire qu'à se mi-dire. Mais alors qu'est-ce que la vérité par rapport au secret ? A la question de sa petite-fille : « Pourquoi tu nous as jamais raconté tout ça avant djeddou (grand-père) ? » Il répond : « Pour ne pas faire de la peine à Khadija qui a aimé Reda comme son propre fils. Mais aussi et surtout pour que vous puissiez être libres. Pour que je ne vous transmette pas la haine que j'ai eue si longtemps dans le cœur à l'égard de la France. » Il y a le secret des origines de Reda et la vérité derrière le secret – protéger sa descendance de sa propre haine. La vérité est parente de l'horreur, c'est pourquoi elle ne peut que se mi-dire. Que nous enseigne la psychanalyse sur la vérité ?

## 4 —

# La vérité dans la psychanalyse

La psychanalyse est une expérience de parole. Elle enseigne combien il est impossible de dire toute la vérité. Lacan l'écrit dans son texte *Télévision*, « Je dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel.<sup>2</sup> » C'est pourquoi, « il n'y a pas de vérité qu'on puisse dire toute<sup>3</sup> » « [...] cela tient à ce que la vérité n'est qu'à mi-dire.<sup>4</sup> » Si la vérité ne peut pas toute se dire, elle ne peut que se mi-dire et à structure de fiction. Chacun interprète à sa façon, avec la lucarne de son propre fantasme, son histoire. La vérité est là mais nous avons un rapport d'erreur avec elle et donc pour la conquérir cela se fait par étape. Lacan, dans « *La science et la vérité* » écrit, « Freud [...] a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler.<sup>5</sup> » L'inconscient est la voix de la vérité refoulée, refusée. C'est la voie qu'elle emprunte, lorsque le sujet a refusé de l'entendre. La vérité qui concerne son propre désir. Lorsqu'on refuse son désir, quand on refuse de l'entendre, on souffre. C'est pourquoi le meilleur remède contre l'angoisse, c'est le désir. Un sujet déprimé est un sujet qui a cessé de désirer. Pour sortir un sujet de sa dépression, il faut l'aider à retrouver la voie de son désir. C'est ce que fait Marie-Myriam lorsqu'elle secoue son père par ses provocations. Elle le cherche là où il est divisé, tiraillé.

<sup>2</sup> LACAN J., « *Télévision* », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, texte établi par J. A. Miller, Coll. *Champ freudien*, 2001, p.509.

<sup>3</sup> LACAN J., *Lettre Mensuelle de l'Ecole de la Cause Freudienne*, Avril, 1982.

<sup>4</sup> LACAN J., « *Introduction au titre de ce séminaire* », *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J. A. Miller, Paris, Seuil, Coll. *Champ freudien*, 2006, p.12

<sup>5</sup> LACAN J., « *La science et la vérité* », in *Écrits*, texte établi par J. A. Miller, Paris, Seuil, Coll. *Champ freudien*, 1966, p.868.

## 5 —

### Transmission

A la différence du nom de famille qui se transmet, le prénom d'un enfant est choisi par ses parents, par ses grands-parents parfois. Un prénom n'est donc pas anodin, il peut recéler une lourde histoire (comme par exemple donner le prénom d'un enfant mort. On découvre que le prénom de Reda lui vient de sa mère Fatima-Zohra. Voici ce qu'il lui révèle lorsque ce dernier lui demande d'où vient son prénom. « C'est elle qui a choisi ce prénom. En mémoire de son frère qui a été tué l'une des premières victimes des soldats Français en 1954 en Algérie... » p.40.) Le choix du prénom peut aussi être le lieu d'une assignation identitaire – dans le cas des couples mixtes lorsque la religion ne fait pas consensus – mais il est de fait vecteur de désir. Marie-Myriam est appelé Marie par son père – lui se vit et se dit français en lutte contre le communautarisme ; et Myriam pour ses origines algériennes. Marie-Myriam c'est aussi le prénom choisi par la mère en hommage à la chanteuse qui a permis à la France de remporter l'eurovision avec – « L'oiseau et l'enfant » qui a bercé l'enfance de la jeune-fille. Cette chanson est un hymne à la paix qui évoque une petite-fille qui vit dans la misère, mais qui, à la vue d'un oiseau, s'émerveille, et qui imagine qu'elle et lui pourraient changer le monde et le rendre plus pacifique. (Source Wikipédia) Extrait de L'oiseau et l'enfant de Marie-Myriam : « Noire la misère, les hommes et la guerre. Qui croient tenir les rênes du temps. Pays d'amour n'a pas de frontière. Pour ceux qui ont un cœur d'enfant. » Marie-Myriam c'est la transmission d'un désir de paix, un trait d'union entre la France et l'Algérie.

Avec la révélation du grand-père elle découvre combien son prénom en cachait un autre qu'elle ignorait jusque-là. Le grand-père voulait l'appeler du prénom de son premier amour Fatima-Zohra. Marie-Myriam est une jeune-femme tiraillée entre tradition (dans les dire : « je suis musulmane jusqu'au bout des ongles. ») et modernité (décrite comme portant une mini-jupe, sac d'étudiante à l'épaule, à Science-Po, ayant une vie amoureuse qu'elle ne cache pas aux yeux de son père)... mais par identification à la lignée paternelle, elle se vit comme « musulmane », « arabe » malgré son émancipation apparentes des carcans traditionnels. Marie-Myriam se présente divisée. Mais la division est constitutive pour tout à chacun. « Voilà la grande erreur de toujours <sup>6</sup> », dit Lacan, « s'imaginer que les êtres pensent ce qu'ils disent <sup>7</sup> ». Penser cela, c'est méconnaître que le sujet est divisé et ce de façon structurale.

Marie-Myriam n'incarne t-elle pas la femme perdue du grand-père aussi bien pour lui que pour le père abandonné par sa femme ? A sa naissance, Marie-Myriam portera le dossier du grand-père, sans le savoir. Voici ce qu'il lui révèle : « le 17 octobre 2000, voilà que tu es née... Avec les yeux de Fatima-Zohra. Je l'ai reconnue immédiatement dans ton regard. » La révélation de façon psychanalytique a valeur de révéler au sujet sa position inconsciente, afin de lui permettre de s'en décaler, pour qu'il puisse retrouver la voie de son désir – une voie barrée par la mission, le rôle qu'on lui a fait endosser et auquel il a donné son consentement sans le savoir. C'est aussi par cette voie que se forme la fenêtre du fantasme celle d'incarner le rôle qu'on nous fait endosser comme par exemple être la femme qui manque au grand-père. Être celle qui réveille, rend vivant l'homme blessé, endeuillé.

Marie-Myriam est divisée entre la femme émancipée envers et contre-tout, et les propos diffamant de son père qui ne cessent de la renvoyer à une absence de dignité en indexant son comportement et ses vêtements (jupe trop courte, vie amoureuse qu'il énumère etc.) A sa question : que veut dire dignité ? son père lui répond que cela veut dire qu'il y a des choses qui heurtent un vieux père même si il a les idées larges. Face aux propos injurieux du père à l'égard de sa fille voici ce que le grand-père rétorque au fils : « ... je viens seulement de comprendre ce que tu viens de dire à ta fille... Hchouma (honteux) que tu lui parles comme ça. C'est des grossièretés qui blessent les jeunes filles ! Et qui peuvent leur faire du mal toute leur vie. Même si elle avait cent amants ta fille, elle serait toujours plus pure que ce qui sort de ta bouche, h'mar (âne) ! « Aghioul ! », comme disait ta mère. Tu vois, benti (ma fille), tu reproches à ton père d'être trop Français mais en réalité il est mille fois plus blédard que le plus blédard de 90 ans que je connaisse. Tu peux lui mettre un costume et des lunettes, il sentira toujours la chèvre et les babouches. » p.23.

<sup>6</sup> LACAN J., « La bascule du désir », in, *Séminaire I, Les écrits techniques de Freud, texte établi par J. A. Miller, Paris, Seuil, Coll. Champ freudien, 1953-1954, p.192.*

<sup>7</sup> LACAN J., *Le Séminaire, livre XX, Encore, texte établi par J. A. Miller, Paris, seuil, Coll. Champ freudien, 1975, p. 79.*



## 6 —

### Les traditions vous « dit-femmes »

Les traditions quelles qu'elles soient ont toujours cherché à dire comment doit être une femme, comment elle doit se vêtir, ce qu'on attend d'elle et ce qui est bon pour elle. Une femme ne se résume pas à son être sexué. La psychanalyse a su enseigner qu'une femme n'est pas toute inscrite dans la loi phallique - celle transmise par la famille, les traditions et la religion - elle échappe par essence à cette loi qui tenterait de la ranger sous une étiquette. Les femmes sont par essence hors-la-loi, et pas folles du tout. Cette voie transmise par les traditions est un refus de la féminité en tant que telle. Les réponses que le sujet féminin rencontre dans les traditions, la religion, la famille, ne font que refouler son désir féminin. Lorsque ce désir féminin est refoulé, il fait le lit des symptômes et des souffrances subjectives. Reconnaître ces symptômes comme révolte d'un désir qui cherche à se dire, s'écrire, se faire entendre, est essentiel.

Le précieux de la psychanalyse, ce qui fait son éclat et son tranchant, c'est d'interpréter le symptôme non pas comme une folie ou un dysfonctionnement, mais comme une révolte : la révolte des insoumis. Une femme a à trouver sa voie propre, au-delà des traditions, pour dire son être. C'est pourquoi il n'y a pas d'écriture proprement féminine ni de discours possible sur les femmes : pas de dit sur « La » femme, car là où « On la dit- femme, on la diffâme.<sup>7</sup> ». C'est le pari de la psychanalyse, qui n'a ni couleur, ni frontière, qui vise un abord singulier du sujet dans le respect de ce qui fait son mode de jouissance, la marque de son exil... Si le modèle féminin que prône les traditions dans son cortège de prêt-à-porter dans son prêt-à-penser n'existe pas – sauf de recouvrir le féminin dans le norme-mâle - suppose qu'il y a lieu d'inventer, pour chaque femme, son mode d'être qui lui convienne, c'est-à-dire, trouver la voie propre de son désir et de sa jouissance et ce au-delà de la culture, et des traditions.

Cela montre bien combien les traditions, les religions, sont obsédés par la crainte de la sexualité féminine et du corps féminin. De tout temps, les civilisations ont cherché à brider les femmes en contrôlant leur sexualité dans un prêt-à-penser et un prêt-à-porter. Contrôler les femmes, c'est justement brider cette jouissance spécifiquement féminine, que repère Lacan : une jouissance Autre qui, de tout temps, a fait horreur<sup>8</sup>. Quand vous êtes une fille de tradition arabo-musulmane, on vous apprend très tôt la pudeur, dès la puberté. Ce sont les mères qui transmettent cela aux filles. On vous apprend comment vous habiller. On vous dicte comment vous comporter. Je termine en mettant l'accent sur une division et un paradoxe dont les filles musulmanes émancipées ont l'expérience. D'un côté, à force d'être dévoilé, dénudé, exposé, exhibé, comme objet érotique, le corps féminin perd en fait de sa valeur érotique, voit diminuer son agalma, est banalisé. De l'autre, la pudeur, au nom de quoi le corps féminin est voilé, a pour résultat d'érotiser en fait ce corps, de le sacraliser.

L'immigré se trouve entre deux pays et c'est valable aussi bien pour les exilés et ceux qui le vivent par procuration : ce que j'appelle la clinique du tiraillement. Jusqu'où s'affranchir des traditions sans renier ses origines, sans oublier « d'où l'on vient » pour reprendre le grand-père s'adressant à sa petite-fille, qu'il invite à ne pas oublier.

<sup>8</sup> TAOUZARI F., *La haine des femmes – ni(e) sexe, ni frontière*, in, *Lacan Quotidien N°772*, <https://www.lacanquotidien.fr/blog/wp-content/uploads/2018/04/LQ-772.pdf>

## 7 —

### Clinique du tiraillement

Le tiraillement entre tradition et modernité se dévoile chez les trois personnages.

Marie-Myriam, par le choix du prénom porte sa double identité comme le laisse entrevoir sa façon de s'habiller, d'aimer tout en se revendiquant « musulmane, arabe, colonisée tout comme son père et son grand-père » – porteuse de sa double appartenance – à la fois algérienne et française. Elle compose avec les deux. A la différence de son père a qui elle reproche d'avoir voulu s'assimiler, se franciser par honte de ses origines. Elle le provoque pour chercher l'homme traditionnel. Elle le met face à ces contradictions : celui d'être large d'esprit et en même temps ne supportant pas la vie libérée de sa fille. Derrière les reproches de la fille adressé au père, elle lui dit entre les lignes : tu as voulu oublier tes origines, tu m'as voulu libre, je le suis devenue mais cela te dérange, tu restes celui que tu es malgré ton désir d'effacer ton appartenance, tes origines...

Le grand-père est arrivé en France à l'âge de 17 ans, travailleur ouvrier qui a connu l'émancipation face aux poids des traditions par la voie de son premier amour, venue elle aussi d'Algérie. C'est avec elle qu'il apprendra à parler français. Il découvre à ses côtés l'ivresse de la liberté par la voie de l'amour et du désir. L'amour a sa propre langue lorsqu'il rencontre le désir : il affranchit des codes de la religion et ouvre à une réelle tolérance de l'autre dans sa différence absolue. Le grand-père décrit comme pieux, avec un Coran à la main, se révélera au fur et à mesure du récit, ne pas avoir toujours été dans cette position de musulman pratiquant. Au contraire, son premier enfant, il ne l'a pas eu dans les codes de la religion à laquelle il appartenait et qui proscrit la sexualité avant le mariage. N'a-t-il pas interprété la mort de sa femme comme « punition » de Dieu pour avoir transgressé ? Le retour aux origines et au religieux a été pour lui comme un traitement du deuil. Lui-même dit qu'il s'est réconcilié avec Dieu à chaque fois que son fils est revenu vivant d'une manifestation mais surtout à la naissance de sa petite-fille jour de la mort de son premier amour : « le 17 octobre 2000, voilà que tu es née... Avec les yeux de Fatima-Zohra. Je l'ai reconnue immédiatement dans ton regard. Et ce jour-là, Allah a définitivement guéri mon âme. Et je me suis remis à prier. » p.50. Aujourd'hui il prie pour apaiser son chagrin, comme recours pour supporter l'insupportable ; Ici, on a la pratique d'une religion personnelle, pacifiste et non moralisatrice. Cela n'est pas sans lien avec la pratique de la religion des immigrés venus avec leurs religions et leurs traditions, comme un pont entre les deux pays, pour affronter l'exil. La religion leur permettait de supporter ce qu'aujourd'hui on nomme l'humiliation de « nos pères ». Ils acceptaient leurs sorts parce que leurs désirs étaient d'offrir le meilleur à leurs enfants. Ce sont les enfants qui se sont élevés pour « crier » à leurs places l'humiliation vécue de leurs parents, par procuration. Le silence des pères sur l'accueil déplorable qu'ils ont dû vivre couplé aux silences de la société, n'a-t-il pas renforcé un retour incarné par la révolte de certains jeunes « des banlieues » ? Ces « jeunes » révoltés ont un rapport d'amour et de haine avec la France, comme un retour du refoulé pourrait-on dire. Le silence des pères issus de l'immigration a parfois nourri l'idée d'humiliation subie, là où nous pourrions lire une marque de résilience. Ils ont été mal accueillis, ils ont vécu le racisme, la haine, mais ils ont pardonné, ils n'oublient pas mais ont avancés pour ne pas freiner leurs enfants dans leurs constructions. Mais le non-dit s'est parfois propagé comme la gale, à leur insu. Ils ont avec la France un rapport soit d'amour, soit de haine, mais parfois les deux sont mêlés. Certains vont revendiquer haut et fort leurs identités maghrébines, religieuses, les deux sont souvent confondus.

## 8 —

### La langue comme seul bagage

Lorsqu'on est issu de l'immigration, l'exil vécu par les parents vous marque. On est marqué aussi bien par ce qui est dit que par ce qui n'est pas dit. L'exilé est avant tout un homme, une femme, rempli d'espoir lorsqu'il quitte un pays pour offrir le meilleur à ses enfants. On ne quitte pas un pays comme ça. On le quitte plein d'espoir d'un meilleur avenir pour soi et ses enfants : souvent la scolarité est une des raisons qui poussent à aller voir ailleurs mais aussi – comme la grand-mère – quitter l'horreur de la guerre, de la mort, de la violence perpétrée sur la famille. Dans ce second cas, on arrive avec des blessures indélébiles. Pas de rêves dans les yeux, mais de l'horreur vécue qui marque le corps du sceau de l'impensable. S'exiler c'est partir avec ses valises, ses douleurs, ses deuils. S'exiler pour sauver sa peau tout en étant prisonnier des deuils vécus. Pour s'ouvrir, il ne s'agit pas seulement d'apprendre la langue du pays d'accueil, mais il faut être psychologiquement disponible. Accepter la perte, la franchir, pour inventer du nouveau dans la langue de l'Autre. La mère adoptive de Reda reste fidèlement accrochée à son pays dans une nostalgie – celle qu'on nomme la douleur du retour – en deuil et dans une impossibilité à investir le pays d'accueil. C'est une maladie répertoriée comme telle au XVII<sup>e</sup> siècle et inventé par un médecin, Jean-Jacques Harder, pour dire le mal du pays.<sup>9</sup>

Qu'est-ce que la langue ? Que nous enseignent la grand-mère (mère adoptive de Reda) sur la résistance à parler la langue du pays d'accueil ?

On voit que la nostalgie s'incarne dans le rapport à la langue. La langue, comme symptôme, a ce qui résiste pour accepter l'exil. Je pense à beaucoup d'immigrés de la génération de nos parents et qui sont arrivés en France dans les années 70 et qui, malgré plus de 30 ans en France, peinent à parler français. Je pense à mon père, retraité aujourd'hui, ouvrier de profession et qui ne parle toujours pas français contrairement à ma mère, qui pourtant n'a jamais travaillé. Mon hypothèse est que ce n'est pas par un refus conscient mais qu'inconsciemment quelque chose de la langue résiste à céder pour adopter une autre langue. La langue signe aussi la fidélité à son appartenance. On part mais on garde avec soi ce qui fait notre spécificité. La langue mais aussi les traditions sont les choses qui seront emportées avec soi. Ce que l'on voudra transmettre aux enfants nés dans le pays d'accueil. Ces derniers très vite apprendront la langue par cette voi(x)e de la République qu'est l'école. Très vite ces enfants deviendront eux-mêmes un peu étrangers aux yeux de leurs parents. Le rapport à la langue et aux traditions, sera un outil pour s'approprier, se réapproprier, ses enfants qui grandissent différemment. Un fossé séparera la première de la seconde génération d'immigrés. Lacan, écrit ceci : « Une langue n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister. »<sup>10</sup> En somme, notre rapport à la langue dit quelque chose des traces de notre histoire inconsciente, de ce que l'on porte en nous : la langue, porte aussi la langue, celle de l'inconscient. On ne quitte jamais vraiment sa langue au sens où la langue de l'inconscient est marquée par les équivoques qui ont marqué le corps : ce qui est oublié, est refoulé dans l'inconscient. On voit ici, comme le développe Barbara Cassin dans *Nostalgie* – combien la nostalgie est une affaire de langue<sup>11</sup>. Toute personne exilée est en deuil d'une histoire, d'un passé, et pour apprendre une langue il faut traiter le deuil. Barbara Cassin cite Hannah Arendt parlant de son exil à l'occasion d'un entretien réalisé par Günther Gauss, pour la télévision allemande et diffusée en 1964 : « nous avons perdu notre foyer », la familiarité de notre vie quotidienne (nos repères) ; « nous avons perdu notre profession », l'assurance d'être de quelque utilité en ce monde ; mais surtout « nous avons perdu notre langue maternelle, c'est-à-dire nos réactions naturelles, la simplicité des gestes et l'expression spontanée de nos sentiments. »<sup>12</sup> C'est pourquoi, ajoute-t-elle, ceux qui avaient repéré le danger de perdre leur langue « se vouaient fanatiquement à la langue maternelle... parce que la langue était le seul bien qu'on ne pouvait leur dérober, la seule part de chez soi qu'ils maîtrisaient encore. »<sup>13</sup>

<sup>9</sup> CASSIN B, *La Nostalgie, Quand donc est-on chez soi ?*, Ed. Autrement, Coll. Les Grands Mots, Paris, 2003, p.19.

<sup>10</sup> LACAN J., « L'Étourdit », in, *Autres Écrits*, Op. Cit., p.490.

<sup>11</sup> CASSIN, B., *Op. Cit.*, p.22

<sup>12</sup> CASSIN B, *Op. Cit.*, p.99.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p.101-102.

## 8 —

La langue est parfois ce qui signe la seule chose qui est à soi dans un lieu qui n'est plus vraiment soi : ni d'ici, mais plus vraiment de là-bas. Ne pas vouloir perdre sa langue au point de ne pas pouvoir en apprendre une autre, enferme aussi dans un passé qui n'est plus vraiment là. Lorsque la résistance vous empêche de vivre dans le lieu d'accueil, vous restez enfermé dans un passé figé, arrêté dans une culture morte. Ni vivant, ni mort, mais suspendu entre deux vies, sans vraiment en être. Combien de famille d'immigrés ont conservé des coutumes qui ne sont plus d'actualité dans leurs pays d'origines mais qui existent et se perpétuent dans la communauté qu'ils ont formée en France pour pallier à l'absence de leur famille ? Ils ont quitté famille et voisinages, pour ensuite reproduire la même structure ici, avec des familles inconnues mais dont ils ont en commun la langue, les traditions et la religion. Ils se sont regroupés – faut dire qu'ils ont été parqués au même endroit – puis ils se sont constitués en famille avec toute la structure de l'interdit, de la honte (h'chouma), du voisinage et du regard des autres. Ils ont élevé leurs enfants dans cette « communauté » où le regard des autres a une importance telle qu'il ne s'agit ni plus ni moins d'un regard surmoïque : qui juge et interdit. Ils ont tendance à élever leurs enfants selon des principes traditionnels dont ils restent les seuls gardiens – souvent c'est la mère qui sera gardienne des traditions et de leurs respect – ils peuvent dès lors adopter des positions rigides à l'égard du pays d'accueil (surtout sur des questions de « dignité » pour reprendre Reda qui touche essentiellement le comportement des filles) et choquent parfois leurs entourage dans leurs pays d'origine par leurs attitude qui relèvent du passé. A ce sujet voici ce que dit le grand-père à son fils Reda : « Tu as le même comportement que mon propre père. T'as beau faire le Français, t'as la mentalité du bled ! Et encore, du bled il y a soixante ans. » p.38.

Les jeunes nés en France se trouvent entre deux : tiraillés entre l'éducation de leurs parents et celle de la République par la voi(x)e de l'École, des autres qu'ils côtoient. Tiraillés entre la tradition religieuse et la langue étrangère de leurs parents et la France : entre tradition et modernité, c'est pourquoi on les a nommés : « génération sacrifiée », sans appartenance. Mais est-ce vrai ? La question est comment chacun – chaque Un – jongle entre ces deux appartenances ? Plus la famille freinera l'émancipation de l'enfant, plus il se sentira tiraillé. Si l'enfant est poussé par le désir de réussite et d'émancipation par la voie de l'école, plus il aura de chance de se battre pour se construire un avenir meilleur... Plus la bataille se fera dans le champ du savoir et non dans celui de la rue, de l'égarement... C'est pour cette raison qu'il n'y a pas de profil type mais des trajectoires singulières. Puisque la langue, pour reprendre Lacan, n'est rien de plus que celle de l'histoire qui vous a été transmise, de ce qui vous a marqué aussi bien des paroles dites que celles qui n'ont pas été dites et qui font le lit des symptômes, des rebellions qui vous anime.

Le père, Reda, invite sa fille, Marie-Myriam, à transformer sa lutte identitaire par une lutte sociale. On peut faire l'hypothèse que le père avec son militantisme au sein de la CGT a sublimé sa révolte en lutte sociale pour la défense des ouvriers au sein de l'entreprise, la lutte pour les travailleurs pour un statut digne et protégé tout en se protégeant lui-même de la discrimination liée à ses origines. Le père a poursuivi l'œuvre de son propre père à travers la lutte de l'opprimé face à l'opresseur, son engagement envers et contre tout dans le militantisme. De ses origines, peut-on s'en délivrer ? C'est la question que pose la pièce de Rachid Benzine. Parler la langue du pays d'accueil, c'est consentir à adopter la langue de l'Autre. C'est consentir d'être manquant pour aller vers l'Autre, c'est se frayer une voie vers ce qui n'est pas déjà écrit, c'est sauter dans le vide pour inventer du nouveau.

9 —

## Passer du nous au je pour s'affranchir des identités multiples

Que nous dit en creux cette pièce de Rachid Benzine ? Que L'Autre du signifiant ne dit pas tout du sujet. Il y a un reste, un blanc, une énigme qui concerne l'être de chacun. C'est ce qui constitue le manque-à-être de tout sujet. Si ce qu'on dit de nous avant notre arrivée au monde et après, nous donne une place dans le lien social, il nous mortifie aussi bien. Ces énoncés ne disent pas tout de notre être qui se trouve en panne pour se désigner. A la fois, l'autre nous désigne mais il nous enferme. Comment sortir de ces énoncés qui forment notre langue intime celle de notre inconscient ?

Comme beaucoup de ma génération, je composais entre la tradition musulmane héritée de mes parents et la culture française, puisque le sujet n'a de place et de lieu qu'au sein de l'Autre : la famille, le pays. Consentir à adopter les codes de l'Autre qui nous accueille relève d'un choix. Dire oui à cet accueil est fondamentalement un oui au fait d'appartenir à la communauté humaine. Dire oui, c'est dire oui à la langue et en user. Cette langue est d'abord, et pour chacun, celle de l'Autre. Ne dit-on pas langue maternelle ? En effet, il n'y a pas de langue propre à soi. La langue que l'on parle est une langue d'adoption. C'est pourquoi, fondamentalement, « le sujet comme tel est un immigré. » Je – n'est ni Français, ni Arabe... « Je est immigré » serait plus juste, immigré dans le discours de l'Autre, nécessaire, mais pas suffisant. Au fond, tous les discours sur les origines, ces différentes nominations dont on nous pare ou dont on se pare soi-même – « beurette, beur, arabe, musulman », ou encore « génération sacrifiée » – viennent masquer que c'est le lot de tous d'être immigré, exilé.

Le symptôme tel qu'il est défini dans la psychanalyse est le signe de l'exil de tout sujet du fait même qu'il entre dans le langage. Entrer dans le langage, c'est consentir à une perte, car parler, c'est demander à l'Autre ce quelque chose qui vous manque et vous pousse à aller vers lui. Les identifications viendront parer à cette perte – signe du manque-à-être – dont chacun pâtit. C'est un manque-à-être fondamental au cœur de nous-même, du fait d'être des êtres de langage. Le symptôme est la marque de cet exil qui fait de tout sujet un exilé, un étranger. Le symptôme signe la marque singulière et la coloration de notre être au monde.

En 1982, Jacques-Alain Miller indiquait que « c'est ce qu'il faut saisir pour situer le racisme moderne avec ses horreurs passées, présentes, et à venir ». La racine même du racisme, c'est une haine qui « vise le réel dans l'Autre ». Le réel dans la psychanalyse est ce qui échappe, une altérité fondamentale et insupportable, car innommable et insaisissable : une jouissance ignorée à nous-même. C'est pourquoi, le racisme moderne tel que nous le vérifions, « c'est la haine de la façon particulière dont l'Autre jouit » : sa façon différente de manger, de s'habiller, de se présenter etc.

Il n'y a pas d'identité qui ne nous serait pas donnée par l'Autre et qui vient au cœur de nous-même. C'est pourquoi la haine de l'Autre, l'étranger qui est en nous, notre propre extimité, est aussi bien une haine de nous-même rencontrée chez cet Autre que l'on hait. « La racine du racisme, c'est la haine de sa propre jouissance. Il n'y en pas d'autre que celle-là. Si l'Autre est à l'intérieur de moi en position d'extimité, c'est aussi bien ma haine propre »<sup>14</sup>. Les émigrés ont pensé fuir leurs pays comme ont fuit nos interrogations les plus douloureuses sans qu'ils ne se rendent compte qu'ils portaient leurs pays en eux : leurs codes, coutumes, traditions, religion. C'est pourquoi l'exil laisse toujours des traces car elle ravive les traumatismes enfouis. A l'image du secret, les non-dits de l'exil ne font que se transmettre d'une génération à l'autre. Ne jamais être complètement assimilé à son pays d'adoption et jamais non plus dans un rapport de paix avec son pays d'origine (on ne le reconnaît plus tout à fait). C'est ce que dit Marie-Myriam à son père, celui à qui elle suppose d'avoir toujours voulu renier ses origines, n'en restera pas moins au regard des autres « un arabe, avec une tête d'arabe » ; elle-même se vit ainsi malgré ses études à Science-Po, une arabe aux yeux des autres. On ne peut oublier cet ailleurs – tant le nom, le prénom en porte les stigmates – les stigmates de l'étranger, de l'origine à laquelle nous sommes inévitablement renvoyés, dit-elle. Pour autant doit-on accepter de se vêtir de ces nominations et se faire victime des propos racistes ? Doit-on consentir à s'enfermer dans une identité qui ne reflète en rien ce que nous sommes ? Doit-on dire oui à cela ?

<sup>14</sup> MILLER J.A, *Extimité, 1985-1986, cours du 27 Novembre 1985, L'orientation lacanienne, inédit.*

## 10 —

### La quête identitaire<sup>15</sup>

Marie-Myriam se présente dans la scène du monde sociale comme « une adolescente » de son temps : en quête d'elle-même, au prise avec ses contradictions dans un devenir qui ne demande qu'à s'écrire à condition d'un espace suffisant où elle ne serai pas assignée à une seule identité. Elle nous enseigne de façon plus générale de cette période de l'adolescence ni enfant, ni adulte, en exil et donc en transition d'un entre-deux à définir. J'aime l'idée que l'adolescent est un peu un exilé qui s'ignore ou qui l'éprouve dans sa chaire à corps et à cris. L'adolescent à un besoin important de reconnaissance sociale. L'adolescent va rechercher des modèles extérieurs à son milieu familial. Ainsi, certains jeunes entrent dans l'adolescence en sortant de la famille et en se mêlant à des groupes d'amis (la bande) qui auront pour lui un rôle de soutien. Il n'y a pas de vie humaine qui ne commence pas par le lien à l'autre. Dès notre venue au monde nous sommes baignés dans la langue, dans le discours véhiculé par l'Autre que constitue la cellule familiale. La famille offre la première expérience de lien social. Le lien à l'autre est médié par la langue, la parole. Cette première expérience de lien social où la rencontre avec l'autre va constituer notre première façon d'être avec les autres. De vivre ensemble. Lacan a donné toute sa place à l'Autre, allant jusqu'à faire une critique de Sartre, pour qui le lien social, dont son aphorisme célèbre témoigne : « l'enfer c'est les autres ». Lacan lui ne dit pas cela, il fait valoir combien le lien social est indispensable pour tout à chacun car il fonde le discours qui nous ancre dans le monde humain et fonde notre humanité. Ainsi, le discours tel que Lacan le formalise, c'est « le lien social qui ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime {...} à savoir l'être parlant.»<sup>16</sup> Pour autant, nous avons plus ou moins des facilités d'être avec les autres. On se présente dans le monde social avec ce que l'on est. On se présente. Marie-Myriam se présente sous le signe les signes d'une adolescente de son temps, assimilée dans sa façon de vivre au code de son pays de naissance. Pour autant, derrière ses « vêtements et attitude », elle se vit intérieurement comme « musulmane jusqu'au bout des ongles. » Elle fait valoir une double identité au-delà des apparences et par ce biais elle ne se laisse pas assujettir par une identité.

<sup>15</sup> TAOUZARI Fouzia, *Écrire pour border le réel innommable*, in, *Dossier Lettres à Nour*, de Rachid Benzine, *Outil pédagogique*, Théâtre de Liège, p.100.

<sup>16</sup> LACAN J., *Le Séminaire, livre XX, Encore*, texte établi par J. A. Miller, Paris, seuil, Coll. *Champ freudien*, 1975, p.51.



## 11 —

### Pour conclure

Ce huis-clos où s'enchevêtre l'histoire entremêlée de trois générations autour de la grande Histoire montre combien sans les autres, sans la transmission, nous restons enfermés dans son quant-à-soi, ses préjugés et l'ignorance qui nous gangrène de l'intérieur. C'est un éloge à la transmission, au dévoilement, mais fondamentalement à l'amour et au désir : parler, c'est désirer – parler c'est fissurer les revendications identitaires au profit d'un je.

L'identité nationale revendiquée n'est qu'un leurre et une illusion qui vient dévoiler le manque-à-être du sujet : une revendication du « nous » qui écrase le « je ». Crier haut et fort son identité a pour effet d'exclure la différence et l'altérité, dévoilant du même coup que derrière cette identité érigée tel un étendard, il n'y a rien. Les races sont des effets de discours : il y a des races qui répondent à la définition de Lacan, « une race se constitue du mode dont se transmet par l'ordre d'un discours, les places symboliques ». Il ne s'agit pas en effet de dire « Aimons-nous tous, nous sommes tous pareil » pour vaincre le racisme. Je terminerai sur cette voie que nous ouvre la psychanalyse en citant J.-A. Miller : « Ce serait peut-être mieux de l'appivoiser, cet Autre, plutôt que de le nier ». Pour sortir du racisme, il faut cesser de faire comme si la différence n'était pas un problème, mais accepter plutôt que les différences ne s'effaceront pas, faire de ces différences une multitude apprivoisée et non les nier pour un vivre ensemble.

#### FOUZIA TAOUZARI

Psychologue clinicienne Psychanalyste  
membre de l'École de la Cause Freudienne  
et de l'Association Mondiale de Psychanalyse.  
Elle est directrice du Centre Psychanalytique  
de Consultation et de Traitement à Nantes.

# PASSÉ, PRÉSENT ET FUTURS POSSIBLES

---

SANDRINE DELRIEU  
sophrologue clinicienne

**Sandrine Delrieu est sophrologue, sophro-analyste**

[www.sandrinedelrieu.com](http://www.sandrinedelrieu.com)

**et responsable du Cerese, Apaiser, s'apaiser**

[www.cerese.fr](http://www.cerese.fr)

La pièce de théâtre de Rachid Benzine, *Née un 17 octobre*, met en scène de nombreux vécus que les thérapeutes rencontrent avec des patients : les traumatismes historiques et chocs-postraumatiques intimes, le rôle de la mémoire, de l'inconscient, les risques de réactualisation de scénarios douloureux, les secrets de famille, les dynamiques transgénérationnelles, les fantasmes et croyances sur le passé, les besoins de réparation, le lien singulier entre grands-parents et petits enfants...

Dans le huit clos d'une soirée d'anniversaire, le 17 octobre 2018, Mostefa le grand père raconte « la vérité » à son fils Reda et à Marie-Myriam, sa petite fille. Son secret amoureux et familial, ses engagements politiques pour l'Algérie et pour la France, et tous ces souvenirs à transmettre avant de mourir. Ce texte parle d'un acte fondateur, celui d'une parole vraie qui redessine le passé, approfondit le sens des relations et éclaire les choix de vie de chacun. Parler aux enfants et petits enfants leur donne vie une deuxième fois.

Le texte s'oriente vers une finalité : que ce « travail sur soi et à l'intérieur des familles » puisse éclairer les ombres, désamorcer des fantasmes, élaborer un enseignement, et permette au jeunes générations de créer une alliance nouvelle avec le présent et leurs futurs possibles.

## 1 —

# Comment la mémoire des événements passés agit-elle dans le présent ?

## [ mémoire et inconscient : un vaste disque dur ]

Quelques notions sur la mémoire et l'inconscient sont nécessaires.

Un bébé humain est un être de mémoire. Quand il vient au monde, il est construit de plusieurs types d'héritages :

- Notre corps est la récapitulation de millions d'années d'évolution (biologie, embryogenèse), où se réactualisent de nombreux mécanismes, adaptations et réactions liées depuis longtemps à des questions de vie et de mort.
- Notre psychisme est composé du roman familial dans lequel nous grandissons, avec des joies et de peines, des manières de voir et de croire, mais également des drames et traumatismes - comme cette journée du 17 octobre 1961.

À la naissance, chacun hérite doublement : à la fois d'une mémoire corporelle et d'une mémoire psychique.

Chacun est marqué, « conditionné », avant même de faire ses premiers pas, de parler et de découvrir le monde par lui-même. Ce que nous appelons de manière générique « l'inconscient » contient toutes les strates évoquées dans le dessin ci-après. Il enregistre tous les vécus, avec les émotions, sentiments, réactions et comportements associés.

L'inconscient enregistre ce qu'il se passe dans le temps linéaire, mais dans son fonctionnement propre, rien n'est classé en terme de passé, présent ou futur : tout est là, en permanence, et agit « en nous ». L'inconscient joue ainsi le rôle de vaste disque dur de toute l'histoire de l'humanité, et des uns et des autres.

Vis à vis de la puissance de cet inconscient-mémoire, le texte « Née un 17 octobre » permet d'aborder un geste essentiel, libérateur et profondément humanisant : c'est par la transmission dans le langage, dans une ambiance de partage bienveillant, que nous soignons certaines blessures. Une parole vraie peut soigner celui qui parle et celui qui écoute, comme si le récit sensible avait un pouvoir thérapeutique.

Dans le dessin, il s'agit de « faire remonter » des pans d'histoire qui restaient dans l'inconscient vers la zone supérieure de la conscience, là où nous pouvons parler, dialoguer, voir, inventer, penser, nous guérir du passé, imaginer l'avenir.

Entre le conscient et l'inconscient, existe cette zone appelée subconscient.

Cette zone de contact, de frottement entre conscient et inconscient, entre « le Sujet conscient » et « Tout ce qu'il contient » peut présenter des barrages, être en ébullition, subir des assauts intra-psychiques (cauchemars ou d'obsessions par exemple)... mais également être une zone d'élaboration créative, de meilleure compréhension de soi et des autres.

# 1 —

[ l'inconscient fonctionne comme une pièce de théâtre,  
avec des « scénarios » devenus intérieurs ]

« Tout ce qui n'est pas ramené à la conscience revient sous forme de destin ». K.G. Jung.

## Les traumatismes, sidérations et chocs-post-traumatiques

- Les personnes qui ont vécu un traumatisme savent ce qu'elles ont vécu, dans quels contextes. Ensuite, elles se réengagent souvent dans la vie avec leurs peines et leurs espoirs : construire et se construire. Mostefa se marie, Reda est adopté par sa nouvelle maman, la vie suit son cours, Reda grandit, rencontrera Françoise, Marie-Myriam naîtra...

- Les générations suivantes héritent de ce qu'elles n'ont pas vécu personnellement, il leur manque une prise dans les réalités de l'époque concernée. Elles héritent d'états émotionnels déconnectés de leurs contextes. Ces scénarios, ici de victimes d'une répression injuste, s'enfoncent dans l'inconscient-mémoire et peuvent se mettre à fonctionner « en tous temps et en tous lieux », notamment pour les nouvelles générations qui se heurtent depuis les années 2000 à une société qui devient plus difficile en terme de réussite et de promotion sociale. Lorsque le pouvoir d'agir s'amenuise et que la société blesse, l'émotionnel douloureux et l'inconscient deviennent plus envahissants.

- « La police répressive du 17 octobre 1961 » reste « la police » en tous temps et en tous lieux. Elle sera une menace, avec l'état comme donneur d'ordres. Devenir policier, pour un jeune héritant de cette histoire, pourra alors poser question.

- Le fait d'hériter d'une histoire de victime peut inscrire dans une posture victimaire permanente, en tous temps et en tous lieux. Posture qui exige en retour des réparations narcissiques permanentes de cet « être blessé ».

- « La France » ayant été mauvaise (torture, assassinat...)... elle le reste « en tous temps et en tous lieux ». Jusqu'à donner la sensation, chez certains jeunes nés en France, de vivre en territoire ennemi.

- ...

# 1 —

## Ré-actualisations

Certains événements traumatiques enregistrés dans l'inconscient familial se manifestent à travers les descendants par des troubles, des rêves, des attirances ou répulsions vers des personnes ou des lieux, des dates qui se répètent (comme ici le 17 octobre, jour de la manifestation et jour de la naissance de Marie-Myriam), ou encore de fortes réactions émotionnelles dans certaines situations (foule, vue d'un uniforme, escalier qui descend, pont...).

L'enfant ressent ce qu'il ne sait pas : il est angoissé, mais ne sait pas de quoi. Il peut être colonisé par des émotions... Il peut se sentir très tôt humilié, comme si cette humiliation était gravée dans sa chair depuis sa naissance. Il peut faire des cauchemars de torture ou de terreur, mais ne sait pas pourquoi. Lui n'a pas été torturé, mais il en porte les blessures psychiques, un « comme si ». Quelque chose tremble, à fleur de peau, à vif.

En restant émotionnellement bloqué « dans la faille », l'image de soi peut être particulièrement abîmée, dévalorisée. Certains jeunes, donnent parfois le sentiment de s'interdire ce qu'ils désirent devenir, ou de renoncer avant même d'avoir commencé leurs vies (décrochages scolaires et sociaux). Comme s'ils avaient intégré un rôle de victime ou d'exploité, et qu'ils contribuaient inconsciemment à cette assignation négative. Nous appelons cela des « prophéties auto-réalisatrices » : notre vie peut réactualiser les rôles dont nous avons hérités et auxquels nous nous sommes identifiés.

Marie-Myriam témoigne de cette pression intérieure. Sa blessure « absolue » est lisible dans deux termes qu'elle emploie :

Marie-Myriam. – Bien sûr que c'est important de se réaliser soi-même. Mais si le regard des autres reste toujours le même...

« Le regard des autres » exprime une généralisation, l'autre n'est pas singulier (la réalité est multiple, certains ont un regard négatif, d'autres non). « Toujours » exprime ce « en tous temps et en tous lieux ».

Il ne faut pas minimiser le fait que la mémoire de la guerre d'Algérie, tout comme cette journée du 17 octobre 1961, puisse encore agir à travers l'inconscient des jeunes générations. Toutes les guerres laissent des séquelles profondes. Celles entre la France et l'Allemagne furent longuement travaillées. L'histoire entre la France et l'Algérie, entre l'Europe et les pays du Proche Orient, du Maghreb et de l'Afrique vont encore demander une attention particulière.

- ...

# 1 —

## Les traumatismes collectifs, devenus historiques

Les sidérations liées aux événements collectifs sont amplifiées par le nombre de personnes concernées (sur le moment), le nombre de descendants et le nombre de personnes qui s'y réfèrent. Ils sont marqués d'un sceau particulier, celui qui fait Histoire et devient Symbole, puis parfois Mythe sur lequel se fonde toute une « dynastie » de descendants.

Vis à vis de ces événements, deux voies sont à travailler : les relations entre pays (travail sur les archives, reconnaissance, etc), et le récit des vécus singuliers des personnes – avec l'articulation entre les deux.

Pour les jeunes générations, il existe le risque du passage des faits au symbole, puis du symbole au mythe fondateur :

Marie-Myriam revient sur les faits :

Marie-Myriam. – Comme pour la rafle du Vel' D'Hiv' en 42, la police avait réquisitionné des tas d'autobus de la ville. Reda. – Ils y étaient entassés comme du bétail et on les a frappés dans les commissariats, dans les bus et au palais des Sports.

Ce jour, le 17 octobre, devient symbolique :

Reda. – 17 octobre 61... La répression d'Etat la plus violente en Europe occidentale contre une manifestation pacifique dans toute l'histoire contemporaine.

Avec le risque de devenir un mythe :

Un mythe fondateur est un récit sur lequel toute notre vie peut se construire, et pour ainsi dire « obéir ».

Le mythe fonde une origine et contient toutes les références permettant d'expliquer notre vie, nos relations sociales, nos fatalités et notre destin. Certains descendants d'immigrés algériens ont témoigné que dans leurs récits familiaux, « avant la guerre d'Algérie, c'est le trou noir, il n'y avait rien », aucun récit structurant, aucune histoire millénaire, aucune autre histoire fondatrice que celle de la guerre, de l'injustice et de la douleur. Un trou noir à combler aujourd'hui dans les familles.

Dans la pièce de théâtre, un autre mythe vient s'associer à ce tragique : un « paradis » antérieur, détruit par la guerre.

Mostefa. – Ta grand-mère, elle a souffert toute sa vie du mal du pays et surtout d'avoir quitté les siens restés là-bas. Son seul projet dans la vie c'était de rêver qu'elle revenait au bled. Elle croyait qu'elle allait retrouver ce qu'elle avait quitté. Comme ça, intact.

Mostefa. – (...) Elle avait beau vivre à Paris, elle était restée scotchée dans son douar et elle ne chantait que des chansons de son village. C'était une Berbère rêveuse mais qui ne rêvait que de son passé. L'avenir ne l'a jamais intéressé.



# 1 —

## [ cinq émotions massives et explosives ]

### Rejet, abandon, humiliation, injustice, trahison

Ces cinq émotions sont connues en thérapie comme des « blessures de l'être », à l'image de coups de poignards dans l'âme. Elles émergent suite à des traumatismes (personnels ou hérités) et dans des contextes relationnels douloureux.

> Le rejet et l'abandon parlent de menaces vitales : être rejeté du clan ou abandonné par ceux qui doivent protéger. 1/ Historiquement, la vie en communauté, en tribus, permettait de survivre dans des environnements hostiles. 2/ Le bébé humain, fragile, est totalement impuissant et de totalement dépendant. Ces mémoires laissent des traces et des angoisses.

> L'humiliation renvoie à une « loi du plus fort » qui tire son pouvoir de relations dominant / dominé, à de la maltraitance (quel que soit l'âge) et à une forme de déshumanisation de l'autre. Elle touche à l'intégrité et à la dignité humaine.

> L'injustice et la trahison, renvoient aux relations humaines et sociales, et aux idéaux. À la parole donnée et trahie (en famille, dans les amitiés ou relations) et à des valeurs telle que la justice, l'égalité, l'équité... sur lesquelles la république française s'est notamment construite, et en vertu desquelles la république, et chaque citoyen, sont évalués.

Ces blessures,

> Nous pouvons les avoir vécu, personnellement.

> Nous pouvons en hériter : ce sont les ancêtres qui les ont vécu. Elles agissent depuis notre inconscient-mémoire.

> Nous pouvons les vivre par procuration : en nous identifiant à des personnes qui les vivent - et en ressentant ces émotions et sentiments comme si c'était nous qui les vivions.

Souvent ces trois niveaux entrent en résonance et s'alimentent l'un l'autre : héritages, vécus personnels, identifications.

Ces blessures sont humaines, de nombreuses personnes ont déjà ressenties l'une ou l'autre. Le problème est d'être totalement « colonisé » par elles, au point qu'elles emportent tout : le passé, le présent et les futurs possibles. Ressenties ensemble et de manière massive, « absolues », elles sont une bombe à retardement. Prenant racine dans l'inconscient, elles fabriquent un puissant système de représentation en devenant une manière de « tout » voir, de tout lire, de tout ressentir, de tout traduire. Elles fonctionnent sur le « tout ou rien » et sont sans concession. La moindre frustration ou remontrance pourra être ressentie comme un coup de poignard. Elles représentent un trou noir, une faille dans laquelle tous les efforts (de la famille, de l'école, des amis, des aidants, des institutions...) peuvent se retrouver anéantis.

### La haine

Ces cinq « blessures de l'être » sont connues pour déclencher une réaction puissante : la haine.

Mostefa, le grand père revient plusieurs fois sur ce sentiment. Dans la transmission de son récit, il évoque un fait essentiel : comment cette haine a pu se transformer en lui et se pacifier.

Pourquoi ce long silence ?

Mostefa : Pour que je ne vous transmette pas la haine que j'ai eue si longtemps dans le cœur à l'égard de la France.

Mostefa. — La haine attise la haine. Et elle ne produit pas de vie. Je me suis réconcilié avec ce pays. Il m'a fallu du temps mais j'y suis arrivé.

Mostefa. — La haine de la France ce n'était rien. C'est la haine de Dieu que j'ai eu le plus de mal à dépasser.

Mostefa parle de réconciliation avec la France, et avec Dieu.

Réconcilier : étymologiquement : de « conciliare » : assembler. Ré-unir ce qui avait été séparé, divisé, opposé.

- ...

## 2 —

### La nécessité des récits. À quel moment ? comment ? Entre qui et qui ?

#### [ le besoin de savoir / les tendances à taire ]

Dans les familles, de nombreuses personnes pensent bien faire en taisant certaines douleurs ou en cachant certaines vérités, afin de protéger les enfants : ne pas raconter, pour leur permettre de vivre leur présent. Comme si ne pas raconter signifiait « ne pas transmettre » (alors que le contraire qui se produit, tout se transmet via l'inconscient).

Pourquoi ce silence ? Mostefa. – Surtout pour que vous puissiez être libres.

Le besoin de savoir des jeunes est salvateur. Mais raconter ou écouter ne se fait pas n'importe comment.

#### Transmettre les faits et l'évolution des émotions, sentiments et réflexions liés à ces faits

La pièce de théâtre jongle entre :

- le récit des faits (l'ambiance de la guerre d'Algérie, les pressions du FLN, la manifestation, la répression, les morts et blessés, les conséquences...)

- l'évolution émotionnelle de Mostepha : faire le deuil, pacifier la haine, analyser la complexité des contextes...

Pour qu'une transmission soit résiliente et pacifiante, raconter les faits ne suffit pas (cela peut même amplifier la colère), les anciens doivent raconter la manière dont ils ont évolué après, en prenant du recul intellectuel et émotionnel.

Les descendants ont besoin du chemin intérieur qu'on fait leurs parents et grands parents. Dans cet acte de transmission des récits sensibles, les jeunes gagnent un temps précieux : celui dont ils ont besoin pour s'investir dans le présent.

## 2 —

### [ qui parle ? l'individu dans le collectif, le collectif dans l'individu ]

« Le Moi, ce n'est pas très personnel... »

#### Éclairages psychologiques sur la formation du « Moi » : tenir en équilibre

1/ Le bébé qui arrive au monde se construit dans des interactions avec son environnement. Seul, il mourrait. Le « Moi » n'existe pas « en soi », de manière autonome ou absolue. Il se forme et s'élabore dans le temps et les relations.

2/ L'enfant répond d'abord à son prénom (en famille) – puis, à l'école, il répondra à l'appel de son prénom + nom. L'école le lui signifie désormais : son identité est à la fois personnelle et collective. C'est en sortant de sa famille que l'on devient porteur de sa famille, nous devenons à la fois « fruit de l'arbre » et représentant d'une histoire plus ancienne.

Ces deux points insistent sur la notion de « Moi relationnel » et d'interactions permanentes. En disant « Je », nous racontons la manière dont les relations nous ont construit.

3/ L'apprentissage des représentations introduit un espace intermédiaire entre nous-mêmes et le monde, un cinéma intérieur parfois troublé si nos représentations sont éloignées de la réalité (non-dits, secrets, méconnaissance...). Les récits de Mostefa ajustent ces représentations, entre eux, et dans la relation à la société (« Ce n'est pas ce que tu crois »).

#### Le collectif dans l'individu et l'individu dans le collectif

Ces compétences du « Moi », qui doit intégrer points de vue à la fois, et rester stable malgré certains paradoxes, sont souvent sollicitées dans le texte.

Reda. – Agis en citoyenne. Pas pour défendre une communauté. Mais pour le bien commun.

Mais tout en étant fidèle à l'histoire de la famille : le combat pour les plus démunis, contre les injustices...

Reda. – Rappelle-toi simplement d'où on vient.

Ailleurs

Marie-Myriam. — J'avais jamais envisagé les choses sous cet angle. On l'a échappé belle. (À propos du FIS).

Ou encore : Combattre avec le FLN avant l'indépendance, puis contre le FLN après l'indépendance.

1/ Reda. – Toi, papa, un militant du FLN !? Mais tu m'as toujours dit qu'à cette époque tu n'avais participé à rien.

2/ Reda. – Le PAGS, le parti communiste algérien clandestin. Le pire ennemi du FLN au pouvoir. Toi, tu as été militant du PAGS !

#### La re-personnalisation des parcours

Ce texte trace les contours d'une vie personnelle dans un contexte très collectif. Et qu'y a-t-il de plus personnel que l'amour ?

Le texte évoque une autre dignité du Sujet : celle de ne pas se faire écraser par l'Histoire, tout en l'ayant traversé.

## 2 —

### [ quand parler ? quand raconter ? ]

Il existe des moments propices pour raconter sa vie.

- Ni trop tôt dans l'enfance, car les enfants ont besoin d'une maturité affective et de prise de recul pour « encaisser » certains récits, et pouvoir construire une nouvelle alliance affective avec ceux qui racontent - et avec la société.

- Ni trop tard, si les enfants et petits enfants sont marqués par « la blessure » et passent leurs vies à rejouer des scénarios d'humiliation, d'injustice ou de combats contre un oppresseur resté tout puissant car jamais bien défini ni « puni ».

Mais il n'est jamais trop tard.

### Quelques moments propices pour déclencher une parole

- Le jour de la majorité. La pièce de théâtre a lieu le jour des 18 ans de Marie-Myriam, jour où elle devient symboliquement et juridiquement adulte et responsable de ses actes dans la société. Ce passage du statut de « mineur » à « majeur » peut être accompagné d'un rituel familial : que peut-on offrir en récit à un enfant devenant adulte ?

- Lorsque les enfants deviennent parents, et vont être impliqués dans la transmission... de l'inconscient familial.

- Dans la période où une reconnaissance nationale a lieu, où un débat public est ouvert.

- Le jour où à la télé, un film ou un documentaire réunit la famille et réveille des questions.

- Lorsque de nouveaux événements politiques ont lieu, comme depuis le 22 février 2019 en Algérie, avec les grandes manifestations contre un 5ème mandat du président Abdelaziz Bouteflika et « tout un système » mis en place depuis 1962.

Le jour sans doute où il est possible de se parler « entre adultes », tout en restant grands parents, parents et enfants.

### L'effet « Révélation »

Dans les familles, quand il y a récit, avec parfois un secret de famille, il existe un risque de déflagrations, comme si le passage d'informations de l'inconscient familial à la conscience de chacun déconstruisait tout ce sur quoi les personnes avaient bâti leurs vies, leurs croyances, leur place, leur identité... et parfois leurs combats et raisons d'être. Cette étape demande un fort liant affectif : l'amour entre les êtres, par dessus tout, qui contient les secousses.

Dans la pièce, le moment de la « révélation » fait suite à une provocation de Marie-Myriam

Les zones de flottement dans lesquels ils ont grandi

Reda. – Quand j'étais gamin, tu esquivais toujours sur ce terrain-là. J'ai pris l'habitude de ne pas poser de questions.

Marie-Myriam. – Quand à l'école la maîtresse nous avait demandé de faire l'arbre généalogique de la famille, tu nous as embrouillés avec des histoires qui n'avaient ni queue ni tête.

La provocation de Marie-Myriam et « LA » révélation du 17 octobre 1961

Marie-M. – ... tu faisais quoi le 17 octobre 61 pendant que les Algériens se faisaient massacrer par la police ? Tu te planquais où ?

Mostefa. – ... Tu veux la savoir la vérité ? Tu veux la savoir ?! Alors ouvre grandes tes deux oreilles de mal élevée !

Mostefa. – Si je n'ai jamais voulu participer aux commémorations de la manifestation du 17 octobre 1961... (...)

Reda. – Parce que tu as toujours eu la trouille de manifester ?...

Mostefa. – Non... Mais parce que ta mère y est morte.

Reda et Marie-Myriam se regardent interloqués. (...)

Mostefa. – Vous vous asseyez ! Parce que toute ma vie j'ai appréhendé ce moment. Il faut parfois plus de courage pour dire certaines choses à sa famille qu'à risquer sa peau...

## 2 —

### [ les résistances au récit ]

#### Les secrets de famille

Les secrets de famille concernent souvent :

- Des unions cachées, des enfants dont un des parents n'est pas le parent, ou des enfants qui n'ont pas été reconnus.

- Des luttes politiques qui représentaient une menace. Ne pas être visible et se taire restera un réflexe.

Mostefa. – (...) le PAGES était un parti interdit, clandestin. Le pouvoir algérien n'a jamais rigolé avec nous.

- Des actes répréhensibles, qui concernent le vol, l'abus de quelqu'un d'autre...

Ces secrets peuvent générer des sentiments troubles, comme la culpabilité, la honte, ou la peur du regard des autres. Si les gens savaient... que se passerait-il ? Le couvercle se referme. Beaucoup décèdent avant d'avoir parlé. Mostefa hésite longtemps : « Laisse tomber... Une autre fois. Peut-être... Avant de mourir. »

#### Ne pas faire de peine

Khadija a adopté Reda comme son propre fils. Elle est décédée, ce qui permet au grand père de raconter leur secret. Reda. – (...) « Voilà, surprise, en fait tu as une autre mère et c'est celle-là la vraie ! » J'ai l'impression de salir maman...

Marie-Myriam. – Pourquoi tu nous as jamais raconté tout ça avant djeddou ?

Mostefa. – Pourquoi ?! D'abord, pour ne pas faire de peine à Khadija qui a aimé Reda comme son propre fils.

#### La loyauté familiale, à la fois hommage et prison

Une autre dimension entre en jeu : la loyauté familiale et la fidélité à une histoire de famille, une classe sociale, une blessure ou à un idéal. Cette loyauté peut parfois créer une tension perpétuelle entre « va vers le futur ET reste dans le passé », entre « réussis ! ET ne réussis pas », fais ta vie et ne la fais pas.

La loyauté familiale selon Mostefa

Mostefa. – N'oubliez pas d'où nous venons. Je parle pas de l'Algérie. Je parle de notre milieu social. La seule chose qui me ferait de la peine, benti essghira, c'est qu'en devenant une grande dame, qui va peut-être épouser un jeune, Français ou Arabe, peu importe, d'un autre milieu social, tu oublies d'où tu viens et le devoir que tu as envers tous ceux qui souffrent.

Autre loyauté familiale : les pauvres « doivent culpabiliser » quand ils ont des désirs personnels

Marie-Myriam. – Avoir un père syndicaliste, qui n'a que le mot CGT à la bouche toute la journée, qui me reproche le moindre désir, la moindre envie, parce que ce serait que des trucs de bourgeois. Qui a toujours filé tout son fric. Pardon, tout NOTRE fric. Parce qu'il s'est toujours senti une âme de bonne sœur laïque. Tout ça pour finir sans boulot à 57 ans.

Marie-Myriam s'émancipe par les études et fait la fierté de son père et grand-père :

Mostefa. – Tu te rappelles comment il était fier ton père quand tu as réussi le concours d'entrée ?

Mais elle a la sensation que cela ne servira à rien

Marie-Myriam. – J'aurais beau sortir de Sciences Po, dehors, on me regardera toujours comme une Arabe. Et pour trouver un boulot à la hauteur de mes compétences ou de mes diplômes, je peux toujours courir. Au fond, on a gagné quoi à venir en France ? Regarde- nous ! Trois générations. Trois générations de méprisés ! Tu vois des Arabes

## 2 —

Ces extraits renvoient Marie-Myriam à une triple contrainte :

- Elle réussit ses études et fait la fierté de ses parents.
- La réalité d'un pays, où effectivement, le racisme et la discrimination peuvent exister (rejet)
- La loyauté familiale de Marie-Myriam qui a « un devoir envers ceux qui souffrent ou ont subi des injustices », et doit donc soit en faire partie, soit s'en occuper.

Dans certains cas, l'imaginaire des métiers peut être conditionné par cette loyauté familiale, par une forme de dette.

**EXERCICE : Quels métiers les jeunes imaginaient-ils pour Marie-Myriam ? Elle fait « Sciences Po ».**  
**(Journaliste, responsable d'un programme de développement, historienne, archiviste... ?)**

### La pudeur et l'effacement des anciens

Les personnes âgées ont souvent une pudeur vis à vis de leurs parcours. Elles n'ont pas grandi en faisant des selfies sur les réseaux sociaux... Souvent, il n'y a aucune photo, aucune preuve. Elles sont les seules dépositaires de la mémoire.

Elles ont pu avoir des engagements courageux, mais n'ont pas le sentiment d'avoir été des héros. Avec humilité, elles ont le sentiment d'avoir répondu à une nécessité vitale, sociale ou politique, dans des époques difficiles pour la plupart des personnes. Comme le dit Mostefa, il est fier de son fils et de sa petite fille, pas de lui-même.

Reda. – Toi, tu as été militant du PAGES ! Mais comment tu as fait pour ne pas nous raconter tout ça avant ? J'aurais été si fier.

Mostefa. – J'avais pas envie de vous encourager à militer. Et puis c'est moi qui suis fier de vous. J'ai rien fait d'important moi.

Mostefa. – C'est de l'histoire ancienne... Je vous dis, j'ai pas fait grand chose.

L'image de soi dans l'image du groupe - La transgression, le « hors norme » et le « qu'en dira-t-on ? »

L'image de soi dans l'image du groupe est une grande source de non-dits. Les pré-jugés, les jugements sévères, le poids du « qu'en dira-t-on ? »... sont parfois plus violents dans la communauté d'origine que dans la relation avec d'autres groupes.

Mostefa. – (...) Parler d'un couple non marié... interdit complet. Impensable. Et de sexualité encore moins... (...)

Mostefa. – ... Elle a attrapé le gros ventre... (...) Plus question de rester à Aubervilliers. Quand il y a des Algériens concentrés quelque part, il y a toujours des gens qui viennent du même village ou du même quartier d'Alger ou d'une autre ville. (...)

Reda. – Et là, il en va de l'honneur de la famille. Et les plus belles idylles finissent dans des mares de sang.

Mostefa. – Si quelqu'un de sa famille avait appris ça, il l'aurait découpée en morceaux sur place. Et moi on m'aurait arraché les couilles pour me les faire bouffer.

### L'image de la famille dans le regard des autres

Mostefa. – ... Ta seconde mère. Elle aussi avait été torturée par la police. A cause de ça, elle ne pouvait pas avoir d'enfant. (...)

Reda. – Fils unique dans une famille algérienne dans les années 60, ça m'a fait bizarre. On m'a parfois dit des horreurs sur maman.

Mostefa. – (...) les gens disaient du mal d'elle parce qu'elle n'avait qu'un seul enfant. On disait qu'elle avait été ensorcelée. Qu'elle portait le mauvais œil. Des tas de conneries comme ça. Et moi, on disait que j'avais pas de couille.

Marie-Myriam. – C'est dégueulasse djeddou !

Mostefa. – C'est rien... Les gens font avec leur tête et leur cœur comme ils peuvent.

## 2 —

### Les représentations que les enfants ont des parents et grands parents

Un enfant voit un parent ou un grand parent dans son rôle familial. Des modèles se transmettent de génération en génération. En devenant « parent » nous enfilons une garde robe à la fois personnelle et impersonnelle. Découvrir la personne sous la fonction familiale... c'est découvrir une autre personne, qui vivait avant nous et sans nous. Une personne qui ne correspond pas forcément à l'image que l'on a d'elle. Ces nouveaux récits créés entre Mostefa, Reda et Marie-Myriam une nouvelle complicité, liées à la vitalité de leur jeunesse respective.

Découvrir Mostefa en jeune homme... avant qu'il ne devienne père et grand-père

Reda. – Qu'est-ce tu racontes ? (...) T'as fréquenté le temple du rock en France. Toi !?

Mostefa. – Oui, moi. On dirait que tu découvres un extraterrestre... Tu crois quoi ? (...)

Reda. – (...) J'ai du mal à imaginer que tu hurlais au milieu d'une foule en délire en pleine période yé- yé.

Mostefa. – Eh bien figure-toi que j'ai même chanté sur scène au Golf Drouot en 67. (...)

Marie-Myriam. – Ah, j'y crois pas...

### Fantômes et symptômes

Les absents « parlent » à travers des indices, une question lancinante (« Il était là ? ») ou un prénom (Fatima-Zohra), Le fantôme de Si-Kadder Mazghi.

Marie-Myriam. – C'est qui ce Si-Kadder Mazghi dont il nous parle à chaque fois qu'on participe à la célébration du 17 octobre 61 ?

Reda. – Je sais pas. Il ne me l'a jamais vraiment dit clairement. Un copain de jeunesse auquel il était très attaché, je crois.

Le fantôme de Fatima-Zohra

Mostefa. – C'est Fatima-Zohra qui a commencé à bien m'apprendre le français.

Marie-Myriam. – Me reparle pas de ce prénom dont j'ai failli hériter.

Reda. – C'était qui Fatima-Zohra ?

Mostefa. – Peu importe. Mais c'est avec elle que j'ai fait plein de progrès au début.

« Tu ne peux pas comprendre » (tu n'as pas les éléments pour comprendre)

Mostefa. – J'ai toujours eu peur des manifestations depuis ta naissance.

Reda. – Mais pourquoi ?

Mostefa. – Pour des tas de raisons. De bonnes raisons. Tu peux pas comprendre.



## 2 —

### Marie-Myriam, héritière de Fatima-Zohra Reda, héritier de Mouhoub et Leïla Aït Ould Bech

A propos des transmissions inconscientes, plusieurs clins d'oeil parsèment le texte :

- Mostefa avait voulu donner le nom de Fatima-Zohra à sa petite fille, en souvenir de leur amour
- Marie-Myriam est née le 17 octobre 2000, sa grand-mère, Fatima-Zohra, est décédée le 17 octobre 1961.
- Marie-Myriam et Fatima-Zohra ont toutes deux des prénoms double
- Lorsque Mostefa décrit le caractère de Fatima-Zohra, nous ressentons la fougue et l'engagement de Marie-Myriam.
- Reda a poursuivi l'idéal du couple de communistes qui ont abrité ses parents, et chez qui il est né.

Portrait de Fatima-Zoha, l'absente si présente

Mostefa. – En Algérie, il y a des femmes qui sont général, pompiers, commissaires, juges, préfets...

Reda. – ... artistes, écrivaines, professeurs d'université, journalistes, chirurgiennes, sportives de haut niveau et même syndicalistes.

Mostefa. – Fatima-Zohra aurait été l'une de celles-là. (...)

La ressemblance entre Marie-Myriam et Fatima-Zohra (sa grand mère biologique)

Mostefa. – (...) Fatima-Zohra, elle était intelligente et cultivée. Meriem, elle me fait souvent penser à elle. Elle lui ressemble de plus en plus d'ailleurs. Même les intonations de voix. Elle venait de commencer des études de philosophie à l'université à Paris. (...)

Mostefa. – Et puis le 17 octobre 2000, tu es née... Avec les yeux de Fatima-Zohra. Je l'ai reconnue immédiatement dans ton regard.

Reda et le couple de communistes (chez qui il est né)

Mostefa. – Mouhoub et Leïla Aït Ould Bech. Ils avaient failli être tués par le FLN parce qu'ils refusaient toute loi en lien avec l'islam.

Mostefa. – Eh bien c'est chez eux que tu es né Reda. (...) Le 5 juin 1961. Dans le bidonville de Nanterre. Avec l'aide d'une sage-femme française qui a bien voulu venir s'aventurer en pleine nuit dans la médina. Une militante communiste.

Mostefa. – Et sans que tu le saches, tu as aussi rendu hommage toute ta vie aux convictions des Aït Ould Bech.

### Seul nous « ressasons le passé », dans la transmission des récits, nous trions les pierres précieuses

Mostefa. – Ce sont de vieilles histoires. Ça sert à quoi de ressasser le passé ?

Reda. – Ben par exemple à me rendre compte qu'à 57 ans, je ne sais finalement pas grand chose de mon père et de ma mère.

Mostefa. – T'as tout le temps...

Marie-Myriam. – Sans vouloir te porter la poisse papy, t'as déjà 77 ans... (...)

Cette remarque de Mostefa est courante : À quoi bon ressasser le passé ? Le mot « ressasser » évoque le fait de tourner en rond et de stagner. L'intention d'une transmission entre générations est le partage. Il ne s'agit pas de « parler pour parler » ou de monologuer en présence des autres. Cet échange transforme tout le monde : celui qui parle et ceux qui écoutent.

Reda. – On devrait toujours interroger nos vieux. Ils redessinent le monde avec leur mémoire...

Marie-Myriam. – Ils le réécrivent tu veux dire !

## 2 —

### [ le lien privilégié entre grands-parents et petits-enfants ]

Il existe une affinité particulière entre grands parents et petits enfants, en terme de récits et de transmission. Ce lien existe dans de nombreuses familles. Dans les familles où y a eu immigration et traumatismes, certains jeunes traversent une crise identitaire. Les grands-parents, ayant fait le trajet, témoins de la vie ici et là-bas, ont alors un pouvoir de liaison et de raison.

L'Algérie vue par Mostefa et Reda

Reda. – Si tu pars vivre en Algérie, ta chance de survie est la même que le lion né en captivité qu'on relâche dans la savane. Tu vas pas mourir, non. Mais ton fantasme de l'Algérie va vite s'effondrer. Tu es habituée à l'état de droit, à la même justice pour tous, à la liberté de manifester et d'expression. Et puis aux mentalités occidentales aussi... Je t'assure, tu seras toujours une étrangère là-bas.

Mostefa. – Moi qui suis né en Algérie, je suis devenu un étranger. (...) C'est pour ça que je vous ai rarement amené au bled.

### Une complicité entre Mostefa et Marie-Myriam à propos de l'amour, et des ailes que donne l'amour

Mostefa, ayant connu un grand amour hors norme dans sa jeunesse, est d'une grande bienveillance pour la vie amoureuse de Marie-Myriam. Elle ne le juge pas, il ne la juge pas. Il sait que le regard de la « communauté » peut être violent.

Reda, le père, est bien plus « coincé », ne pouvant imaginer ni la vie amoureuse et sexuelle de son père, ni celle de sa fille. Un « moderne du bled » comme le lui renvoie Marie-Myriam.

À propos de la vie amoureuse de Marie-Myriam

Reda. – Quand on va à une manif où il y a des vieux du bled, on n'y va pas en minijupe.

Marie-Myriam. – Ah oui ? Et il faudrait s'habiller comment selon toi ?

Reda. – En tous cas pas comme une...

Mostefa. – Reda, tais-toi !

Marie-Myriam. – Comme une pute c'est ça ? Comme une pute, c'est ça que tu allais dire ?! (...)

Reda. – Mais non, c'est pas ce que je veux dire...

Marie-Myriam. – Alors tu veux dire quoi ? Que tu es esclave du regard des voisins ? Du qu'en-dira-t-on ?

### Un rôle de diplomate, de médiateur, dans les conflits et reproches entre parents et enfants

EXTRAIT - Lorsque le parent flanche un peu (perte de travail), et n'est pas un parent « idéal, parfait »

Mostefa. – (...) Et ne sois pas si dure avec ton père. Il fait ce qu'il peut.

EXTRAIT - Lorsque Reda reproche à sa fille ses mini-jupes, et qu'elle se sent traitée de « pute » par son père

Mostefa. – Eh, vous allez pas recommencer ! Toi, Meriem, tu dis pas « imbécile » à ton père. Et toi Reda, je viens seulement de comprendre ce que tu viens de dire à ta fille... Hchouma que tu lui parles comme ça. C'est des grossièretés qui blessent les jeunes filles ! Et qui peuvent leur faire du mal toute leur vie. Même si elle avait cent amants ta fille, elle serait toujours plus pure que ce qui sort de ta bouche, h'mar ! « Aghioul ! », comme disait ta mère.

## 2 —

### Le rôle du « vieux sage » qui transmet du récit et du sens

Le fruit de l'expérience :

Reda. – On devrait toujours interroger nos vieux. Ils redessinent le monde avec leur mémoire...

Marie-Myriam. – Ils le réécrivent tu veux dire !

Mostefa a 77 ans. Il est né en 1941, au milieu de la 2ème guerre mondiale. Il a été témoin des grandes mutations politiques, technologiques et socio-culturelles de la deuxième moitié du 21ème siècle. Il a vu l'arrivée du téléphone et de la télévision, l'apogée et la désillusion envers certains idéaux, notamment celui du communisme. Il a vu l'évolution politique de l'Algérie et des pays maghrébins. Il a la lucidité des anciens sur les passions humaines et les complexités qui se croisent.

Il a la sagesse du réalisme et du précieux : le sentiment, les liens, l'amour. Il ne fait pas de théorie, il observe, et il raconte.

### Rappeler le positif, l'essentiel, les liens, le partage des valeurs essentielles

L'amour, être ensemble :

Mostefa. – Je suis le plus heureux des hommes avec vous deux. (...) On a peu mais on le partage. Et c'est la plus belle des vies... Je suis passé voir Mouhoub au foyer hier quand t'es parti faire les courses. Le pauvre, sa retraite il la passe tout seul. Sa femme et ses enfants veulent plus le voir. Ils sont tous en Algérie. Et lui il vieillit comme un con, tout seul au foyer.

## [ deux points essentiels pour libérer la parole, et l'accueillir ]

### Le non-jugement

Le récit de Mostefa, son amour clandestin, son enfant clandestin, ses engagements clandestins... ne peuvent être dévoilés qu'à des proches qui ne vont pas le juger (le condamner), malgré les secousses que son récit peut provoquer.

Quels sont les sentiments qui permettent ce non jugement ?

- La bienveillance, l'empathie et la compassion
- La capacité à se mettre à la place de l'autre
- L'absence de « grandes théories »
- La conscience du plus précieux : l'amour, le lien.

### Les moments de communion affective

Au fil de la pièce, plusieurs moments sont émotionnellement intenses et les paroles sont cinglantes (Reda traite sa fille de p..., Marie-Myriam traite son père de colonisé, soupçonne son grand-père de lâcheté, Mostefa stoppe les paroles trop dures de Marie-Myriam...). Ils ne dépassent pas la limite (les coups). Après chaque moment d'intensité, ils se prennent dans les bras, retissant par ces gestes leur indéfectible amour, leur complicité, leur alliance et leur joie d'être ensemble.

### 3 —

## Exercices

### [ les gestes et paroles de tendresse ]

Demander aux jeunes de retrouver les moments où des gestes affectifs sont partagés. L'objectif est de leur faire sentir les moments d'union nécessaire et de tendresse entre les trois personnages.

PS : Dans certaines familles, il n'y a pas de gestes tendres. Les corps se repoussent comme si une électricité accumulée rendait le contact insupportable. Les grands-parents peuvent apporter ce contact chaleureux et affectivement rassurant dont les jeunes ont besoin.

> Le père et la fille se regardent sans parler, se serrent les mains, se serrent à nouveau l'un contre l'autre.

> Marie-Myriam entre dans la chambre de son grand-père, vient s'asseoir sur le lit et le serre dans ses bras.

> Mostefa regarde à nouveau longuement un horizon imaginaire. Reda se lève, lui prend délicatement la main et le fait rasseoir à côté de lui tout en gardant la main de son père dans la sienne...

### [ prénoms et noms : une histoire et des imaginaires ]

Dans de multiples échanges, il existe un jeu avec les prénoms et les noms de famille.

- Ceux dont nous avons hérités, qui peuvent combiner un héritage familial (Zendani) et des « intrusions » liées à l'époque.

- Ceux dont nous aurions pu hériter (grands parents et parents investissent un imaginaire et des sentiments très personnels).

- Ceux que nous avons imaginé porter un jour, parce qu'il ouvrirait un autre espace, une sensation, un autre imaginaire.

Reda. Qui est-ce qui a choisi mon prénom ?

Mostefa. – C'était Fatima-Zohra le cœur de notre amour. (...) C'est elle bien sûr qui a choisi ce prénom. En mémoire de son frère qui a été l'une des premières victimes des soldats Français en 1954 en Algérie... Il te plaît pas ton prénom ?

Reda (fredonnant). – Comme un enfant aux yeux de lumière, qui voit passer au loin les oiseaux...

Marie-Myriam. – Ça va ! On me l'a assez chantée celle-là depuis la maternelle. (...)

Mostefa. – Te plains pas. Moi je voulais t'appeler Fatima-Zohra.

Marie-Myriam. – Ah ben j'aurais eu du succès auprès des mecs avec un prénom pareil !

Mostefa. – C'est pour ça que ta mère a préféré Marie et a accepté Myriam pour me faire un peu plaisir.

**EXERCICE : Proposer aux jeunes d'enquêter sur le choix de leurs prénoms (et des prénoms qu'ils ont failli avoir).**

**Qui a choisi, pourquoi, avec quel récit en tête...**

## 3 — Exercices

### [ l'arbre généalogique de la famille ]

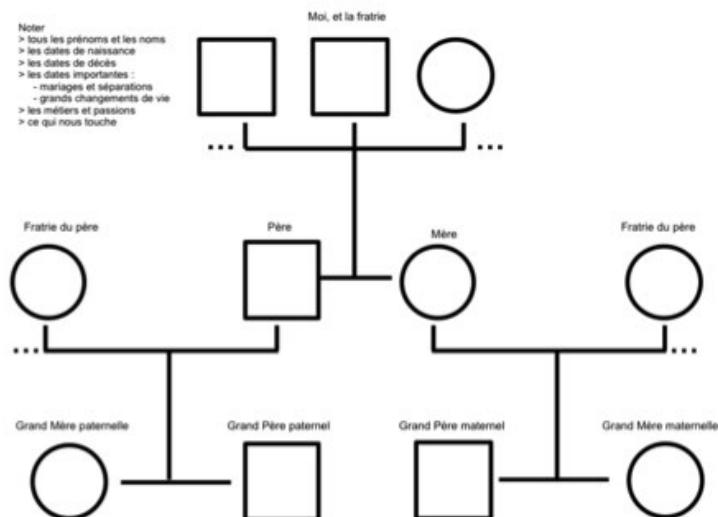
Monter un arbre généalogique permet de dialoguer avec les parents, grands parents, voire arrière grands parents. Quand ce projet est partagé en famille, il déclenche souvent des récits. Quelques notions essentielles :

- Placer les jeunes en haut de l'arbre. L'inverse (les jeunes en bas) donne la sensation d'être écrasé par les ancêtres.
- Donner un code : les carrés sont des hommes, les cercles des femmes.
- Ne pas commencer un arbre généalogique avec l'idée qu'il existerait des « secrets de famille », mais avec le désir de construire des liens et de favoriser la transmission de souvenirs.
- Noter les émotions ou sentiments qui sont racontés

Au fur et à mesure, certains éléments peuvent dessiner des liens nouveaux : des dates récurrentes, un prénom qui circule...

### Les souvenirs heureux, la jeunesse...

Un arbre peut être également construit en demandant aux parents et ancêtres leurs souvenirs heureux, et leurs plus grandes joies depuis l'enfance. La transmission des récits positifs, heureux, est aussi importante que les récits de traumatismes.



## Apaiser le passé, créer le présent et imaginer des futurs possibles

Les décisions affectives décrites dans ce chapitre sont capitales pour fabriquer un processus de paix avec le passé. Elles permettent également de transmettre aux générations suivantes une relation réfléchie à leurs héritages.

### [ le passage de la mémoire à l'Histoire, un processus à la fois de reconnaissance et de deuil ]

Durant la période où des récits du passé ressurgissent dans une famille, de puissants mouvements affectifs ont lieu.

Leurs mouvements affectifs opèrent ces mouvements :

- Une phase de surinvestissement du passé (récits de Mostefa) qui génère des secousses émotionnelles et intellectuelles
- Une phase d'intégration affective de ces changements (qui a lieu positivement grâce à leurs liens affectifs très forts)
- Une phase de désinvestissement du passé et de réinvestissement du présent (l'anniversaire) et de l'avenir (le billet d'avion de Marie-Myriam pour l'Algérie).

La 3ème phase est essentielle, tout en étant parfois la plus délicate à opérer. C'est celle qui libère de « la faille », permet de se différencier du passé, de revenir à soi au présent, de tirer des enseignements et de se projeter dans le futur.

### Un processus de deuil et renaissance

En thérapie, ces étapes suivent des épreuves liées à une perte : perte d'un être cher ou d'un amour, mais également perte d'une croyance, d'un idéal, d'une illusion... Les liens et attachements antérieurs se déchirent, ces attachements ayant contribué au « ciment » de notre personnalité et donné sens à notre vie. Ce déchirement de liens antérieurs est un moment délicat, car le « Moi » tremble et peut s'effondrer (dépression, vide...). Dans la pièce, ces changements sont « amortis » par les liens affectifs entre les trois personnages.

Le processus de « deuil et renaissance » nous fait passer par des étapes émotionnelles et intellectuelles qui ont été identifiées. Ces cinq étapes travaillent les unes avec les autres, jusqu'à l'acceptation et la reconstruction finale. Nous pouvons sentir ces différentes étapes chez Reda, en relation avec le secret que dévoile son père.

Phase 1 : Le choc et le déni : non, ce n'est pas possible, c'est impensable. Une sidération face à la réalité.

Reda. – Tu peux pas me dire à mon âge : « Voilà, surprise, en fait tu as une autre mère et c'est celle-là la vraie ! »

Phase 2 : La colère. La personne intègre la nouvelle réalité mais elle entre dans une « lutte contre », avec des sentiments d'injustice, de trahison...

Reda. – Ah, t'en mêle pas toi ! C'est déjà assez compliqué comme ça... Je parle de ma seule mère, Khadija. Celle qui m'a élevé et qui ne s'est pas égoïstement sacrifiée en oubliant qu'elle avait un fils !

Phase 3 : La tristesse, la douleur... La personne accepte la réalité, et les émotions l'envahissent. Elle ne se défend plus « contre ». Le sentiment de déchirement peut être intense.

« Reda s'effondre en larmes, la tête dans les mains. Mostefa et Marie-Myriam se lèvent et l'entourent en le serrant dans leurs bras.

Phase 4 : Les prises de recul et analyses intellectuelles. La personne revisite intellectuellement le passé, dialogue, elle se met à la place des uns et des autres. Elle prend de la distance vis à vis de ses propres émotions, et reconstruit du sens. Reda pose des questions sur ce 17 octobre 1961, sur son père, sa mère...

Reda. – Maman justement... Je veux dire... Fatima-Zohra. Elle m'a abandonné après ? Pour militer ? Ou pour faire ses études et privilégier sa carrière ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Phase 5 : L'acceptation et la reconstruction : Le passé et ses conséquences sont mieux acceptés. Les personnes réinvestissent la vie présente et future avec une nouvelle compréhension. Elles peuvent ressentir une forme de soulagement, comme après une longue traversée.

Ces cinq phases sont également très actives dans notre relation aux croyances politiques ou religieuses, aux idéaux fortement investis affectivement. Par exemple, le déni de réalité face à la « terreur rouge », du temps de Staline, dura longtemps pour ceux qui avaient voué leur vie à « la Cause » ; ou le déni de certains jeunes partis rejoindre un état islamique idéalisé, et qui ne pouvaient pas croire aux informations qui détruisaient leur fantasme. (Phase 1 : le déni).

## 4 —

### L'acceptation et le renoncement : tout ne sera pas su, ni réparé

À la fin de ce processus de deuil, apparenté à un processus de paix, la délivrance a lieu grâce à un ultime renoncement : « Tout » ne sera pas su, reconnu ni réparé.

- Dans la famille, il n'est pas besoin de « tout » savoir dans les moindres détails. Lorsque des anciens ont vécu des drames, de la torture, des injustices... il existe également une pudeur et un besoin de temps. Certains jeunes peuvent également trop s'identifier à ces vécus et devenir fascinés, et il faut savoir s'arrêter (« le pouvoir de l'horreur »).

- Dans les sociétés, composées de millions de personnes en France et en Algérie, entre les années 50 et aujourd'hui, l'individu ne peut pas rester paralysé et attendre que tout le monde, et les états, fassent le même chemin que lui en même temps que lui. Le temps d'une vie humaine est court, le temps des sociétés humaines est long. Au niveau collectif, les processus de paix prennent plusieurs générations, voire plusieurs siècles...

### L'acte de retrait : lâcher prise et lâcher emprise

À la fin de ce processus, lâcher prise, c'est aussi lâcher l'emprise que nous exerçons nous-mêmes sur le passé, en y cherchant parfois toutes les causes des problèmes que nous vivons dans le temps présent.

(À Marie-Myriam) Reda. – Qu'est-ce qu'elle t'a fait la France ?

## [ l'Histoire, le présent et la complexité des forces en présence ]

Une meilleure connaissance du passé permet une meilleure lecture du présent. Comme le dit Reda : « Tout n'est pas si simple ». L'ensemble de la pièce de théâtre renvoie à deux périodes sociales et politiques :

- Les années 50 et 60, avec la guerre d'Algérie, le 17 octobre 1961, l'indépendance de l'Algérie, le FLN...
- Le 17 octobre 2018 où Marie-Myriam revient de la commémoration, 57 ans après le drame.

### Découvrir de nouvelles représentations du passé

Du passé, nous ne retenons souvent que le résultat historique, avec de grandes lignes. Mostefa raconte des détails signifiant.

Si l'Algérie était restée française

Reda. – Au début des années 60, pendant la Guerre d'indépendance, de Gaulle savait que s'il voulait tenter de conserver une Algérie française, il était obligé d'accorder la pleine citoyenneté aux Français musulmans d'Algérie. Et il aurait fait le calcul qu'en l'espace de deux générations, il pouvait y avoir un président algérien à la tête de la France.

Marie-Myriam. – Et le Front Islamique du Salut ? (FIS)

Reda. – Vu leur score en 1991, ils auraient été un des groupes les plus puissants au Palais-Bourbon à Paris.

Marie-Myriam. – Ba, ba, ba. J'avais jamais envisagé les choses sous cet angle. On l'a échappé belle.

Une vision sans concession du FLN

Reda. – Il n'y a pas de guerre propre... Le FLN avait sa propre police, le « Comité de contrôle et d'espionnage ». Il recensait ceux qui refusaient de payer la cotisation. En fait, un véritable impôt révolutionnaire... Le FLN avait aussi ses propres tribunaux pour juger les réfractaires ou les traîtres. Et il ne lésinait pas sur les meurtres des autres Algériens : les harkis, les messalistes du MNA...

Mostefa. – Ou les simples couillons qui refusaient de payer leur cotisation au FLN. (...)



## 4 —

### Des familles déchirées, prises en étau (guerres extérieures / guerres intérieures)

Dans la famille de Khadija

Mostefa. – Ta grand-mère (...) Pendant la Guerre d'Algérie, elle a perdu onze membres de sa famille (...)

Marie-Myriam. – C'est les Français qui les ont tués ?

Mostefa. – ... Sa famille a été à l'image de l'Algérie de l'époque. Deux étaient harkis. Un est mort à Paris dans un attentat du FLN. Il s'occupait des interrogatoires des militants du parti.

– L'autre harki a été égorgé à l'indépendance avec tout son bataillon. Les Français les ont abandonnés sans arme dans un camp encerclé par les moudjahidines. Sa mère et une de ses sœurs ont été violées et tuées par les soldats français en 59, dans leur village. Son père, qui a voulu s'interposer, a été abattu sur place.

Les autres sont morts soit en combattant pour le FLN soit égorgés par le FLN parce qu'ils ne voulaient pas les rejoindre. (...)

### [ comment faire ici et maintenant ? complexités relationnelles et sociales du 21<sup>ème</sup> siècle ]

La pièce évoque certaines complexités que les générations actuelles peuvent vivre.

### Être d'origine algérienne, et travailler aujourd'hui dans la police française

Certaines situations sont ressenties comme « schizophréniques » : il est impossible de se « sentir Français » si nous nous identifions seulement à une famille victime de la France. Ce serait s'identifier à « son » propre bourreau, ou être à la fois bourreau et victime. Cette situation peut-être intimement conflictuelle si elle n'est pas réfléchie consciemment.

Sortir du conflit par une décision, une vision

Reda. – J'aimerais savoir ce qu'il se passe aujourd'hui dans la tête d'un policier français d'origine algérienne qui vient fliquer des manifestants pacifiques venant commémorer le 17 octobre 61 où peut être son propre grand-père a été massacré par des flics comme lui. On est quand même pas loin de la schizophrénie, là...

Marie-Myriam. – ... On n'est pas condamné à rester d'une fidélité sans faille à ses origines. Le contrat social français nous libère des contraintes du groupe d'origine. (...) Au profit de l'émergence d'un individu raisonné, choisissant librement ses identifications.

Reda. – L'identité naît autant de nos interactions avec le monde durant notre vie que de ce dont nous avons hérité de notre famille et de nos systèmes d'appartenance.

La construction de l'identité proposée ici fait des « liens entre » :

- Entre les héritages familiaux et les autres interactions, les autres appartenances (amitiés, métiers, engagements sociaux...)

- Entre une fidélité à l'essentiel en famille (l'affectivité, les liens) avec l'acceptation d'un héritage, et un écart, un pas de côté permettant de vivre dans le monde aujourd'hui.

## 4 —

### L'intégration ? Fantasmés et réalités « sur » la France et « sur » l'Algérie

Plusieurs échanges entre les trois personnages multiplient les points de vue sur une notion explosive : l'intégration. Deux niveaux sont en jeu : l'intégration « identitaire » et la vie sociale et politique, l'un et l'autre pouvant être blessé. Émotionnellement, personne ne peut supporter d'être attaqué sur ce qu'elle est, dans son intégrité. Être attaqué ou nié sur ce point provoque une réaction « tout ou rien » (voir le chapitre sur les émotions). Ce qu'exprime Marie-Myriam : « Rien n'a changé pour nous, les Arabes », même si Mostefa et Reda lui rappellent que des choses ont changé avec le temps, et se sont aussi améliorés. Le « Tout ou rien » renvoie au risque d'un autre registre, clivant : d'un côté le Bien, d'un côté le Mal. Si tout est considéré mauvais en France, tout devient, de manière fantasmée, bon en Algérie.

Maintenir la « zone grise » de l'imperfection perfectible... revient au grand-père, qui parle par expérience des différents contextes, en France, en Algérie. Et au père, qui a fait le choix de l'engagement syndical et politique. Il a pu le payer comme ancien syndicaliste CGT, ayant été licencié pour cet engagement.

Le statut des femmes en Algérie, émancipée socialement, mais sous tutelle dans la « vie domestique »

Mostefa. – (...) La révolution a été confisquée au profit de notables qui se sont engraisés sur le dos du peuple. Avec toujours les mêmes logiques que l'on trouve partout dans les pays arabes. Pour que vous supportiez le poids de notre dictature, nous allons faire aussi de vous, les hommes, des dictateurs. Dans vos foyers.

Reda. – L'Algérie a longtemps été en pointe pour l'émancipation des femmes. Même si ça touchait surtout la population urbaine (...)

Reda. – (...) Le code de la famille de 1984 est une régression totale par rapport à l'égalité de tous les citoyens.

Mostefa. – Même si t'es une générale et que tu as des milliers de bonhommes sous tes ordres, il te faut l'autorisation de ton père et un wali pour te marier.

Reda. – Tu te vois, toi, Marie avec un tuteur pour dire « oui » à ta place ?

Marie-Myriam. – Ils peuvent toujours essayer.

Reda. – Ne fantasme pas sur l'Algérie... Elle coule dans nos veines mais elle n'est ni meilleure ni pire qu'une autre terre.

### Les blessures de l'engagement citoyen pour une société plus juste, l'écart entre idéal et réalités

L'ensemble de la pièce pose la question de l'engagement social, citoyen, en relation avec les valeurs de justice, d'équité, d'égalité, de fraternité... pour lesquelles la famille Zendani s'est engagée. Cet engagement social et cette foi ont pu être trahis.

L'espoir blessé du 17 octobre 1961

Mostefa. – On se sentait forts, tous ensemble, avec le sentiment de faire partie d'un peuple en marche. Dans la liberté, la fraternité..

Reda. – L'égalité en revanche vous l'avez prise en pleine gueule...

Reda, syndicaliste licencié.

Reda. – Me retrouver à 57 ans, sans travail, pour faute professionnelle. Et sans allocation chômage...

Marie-Myriam. – (...) T'as passé trente ans à défendre les salariés de ta boîte. On t'a viré le lendemain même. Et t'es pas près de gagner ton procès aux prudhommes si ton syndicat t'aide pas plus que ça.

### Donner du sens à sa vie : l'intérêt général comme repère et l'amour comme boussole

Ce que Reda décide : ma vie a eu du sens

Reda. – J'ai fait tout ça pour des travailleurs. Des êtres humains, de chair et d'os. Et surtout de cœur. Chaque sourire que j'ai rendu à un ouvrier maltraité a été ma récompense. Je peux mourir à l'instant même, ma vie aura eu un sens. Même si « tout » n'est pas parfait, un des messages de cette pièce est de continuer à s'engager pour améliorer la situation.

## 4 —

### [ la transmission, un rituel de passage : donner encore une fois la vie ]

Les « pierres précieuses » dans cette pièce sont liées :

- À la transmission du récit et au dévoilement des secrets
- À l'empathie et au partage émotionnel entre les trois personnages
- À la transmission d'une sagesse affective et d'une analyse sociale et politique des différentes époques concernées
- À tous les gestes de tendresse qui parsèment les différents temps du récits.
- Et au cadeau final, le billet d'avion. Marie-Myriam est désormais majeure, elle connaît mieux son histoire, elle peut entreprendre sa propre relation à la France comme à l'Algérie.

« Mettre au monde un enfant » ne se fait pas une seule fois, le jour de sa naissance.

Dans l'acte de transmission, cette mise au monde se fait graduellement, les anciens donnant aux jeunes les clefs du monde qu'ils ont pu vivre et comprendre. Il s'agit d'un puissant acte de partage que les enfants et petits enfants savent accueillir.

Marie-Myriam se jette à nouveau dans les bras de son grand-père puis embrasse à nouveau son père en l'étreignant longuement. Tous trois rient sur le canapé.

Alors, les anciens peuvent partir tranquilles.

Fin de la pièce.

SANDRINE DELRIEU  
Sophrologue clinicienne

# ACTIVITÉS AUTOUR DE LA PIÈCE

---

FOUZIA TAOUZARI  
psychologue clinicienne

Ce temps d'activité a pour objectif de permettre aux élèves de s'interroger sur le sens de la pièce et de relever des points pour amener à une réflexion plus générale sur la condition humaine. Comprendre l'histoire c'est connaître d'une certaine manière son histoire, ce qui nous entoure. Il s'agit de laisser chacun se confronter à ses questions en les amenant à s'en poser et les confronter aux préjugés et à ce qui est véhiculé autour d'eux. Il s'agit par ce biais de susciter la curiosité des élèves pour l'histoire et pour leurs histoires.

## Activités 1 – Analyse du texte

Décrivez les trois personnages principaux (âge, situation, présentation, caractéristiques etc.)

Relevez les paradoxes et les contradictions de ces trois personnages.

Que peuvent nous apprendre ces contradictions sur la notion d'identité ?

Qu'est-ce que l'identité pour vous ? Est-ce qu'elle se résume à notre état civil ou l'identité va plus loin encore ?

Pensez-vous que – comme Myriam – nous pouvons à la fois se dire « femme libre » et se dire « musulmane jusqu'au bout des ongles. » ?

L'identité n'est donc pas figée mais en mouvement, elle n'est pas Une mais multiple.

## Activités 2 – Groupe de travail et de discussion

Que raconte l'histoire Née un 17 octobre ?

Relevez les thèmes principaux que cette histoire raconte.

Est-ce que l'histoire Née un 17 octobre vous a amenés à vous interroger sur votre propre histoire, sur ce que vous savez de vos parents, grands-parents ?

Est-ce qu'il vous arrive de questionner votre entourage sur l'histoire de la famille : trajectoire de vie, génération précédente etc.

Est-ce que cette lecture vous a donné envie d'en savoir plus sur l'histoire de la guerre d'Algérie ? Sur la question de l'immigration ? Sur votre famille ?

Pensez-vous que les histoires familiales passées peuvent avoir une incidence sur la vie présente ? En quoi ?

Connaître son histoire permet-il de mieux se connaître ?

Avez-vous connaissance de votre histoire, de vos origines ? Par exemple, jusqu'où pouvez-vous remonter dans votre arbre généalogique ?

## Épilogue à l'intention des élèves

La psychanalyse d'orientation lacanienne enseigne combien chacun est le fruit de son histoire, où ce qui est transmis au un par un, constitue notre assise subjective – c'est-à-dire – une façon de lire et voir le monde qui nous entoure à partir de notre propre fenêtre. C'est pourquoi dans une même fratrie, nous ne retenons pas les mêmes choses, les mêmes événements, et parfois cela nous donne le sentiment de ne pas avoir eu le même père ou la même mère. Au-delà de l'exil dans son acception commune, chacun de nous est fondamentalement un immigré au sens où nous sommes arrivés au monde dans un lieu d'abord inconnu. Il a fallu apprendre la langue, se socialiser, pour vivre dans le monde social par la voie de l'éducation. Mais au-delà de l'éducation, la famille transmet aussi un désir inconscient. Freud a découvert l'inconscient comme étant une part ignorée de nous-même, comme ce qui nous échappe et surgit dans les rêves, les cauchemars mais aussi dans nos symptômes, nos colères... L'inconscient c'est cette Autre scène qui nous rend un peu étranger à nous-même. C'est en cela que l'exil est ce qui fait notre point commun à toutes et à tous. La pièce de Rachid Benzine qui traite de l'histoire de l'Algérie, se mêle à l'histoire familiale pour mettre en évidence combien les non-dits, les secrets de famille, peuvent agir malgré nous et en nous. Les adultes ont la responsabilité de transmettre l'histoire, mais, parfois, des événements tragiques sont tus pour nous protéger. C'est pourquoi les jeunes ont aussi une responsabilité, celle de questionner, de demander, pour savoir. Les livres sont aussi une source d'exploration pour répondre à nos interrogations. Fondamentalement vouloir savoir suppose une mise au travail – c'est-à-dire – d'être acteur face aux choses qui nous dépassent si tant est nous voulons en savoir quelque chose de l'inconscient qui nous agit-e.

# PROPOSITIONS D'EXERCICES PÉDAGOGIQUES

---

MOUNYA BOUDIAF  
metteuse en scène

## La passation d'un nouveau territoire de parole

### Exercice d'écriture

-Ecrire une lettre au personnage de votre choix.

La lettre devra être datée et signée et avoir un début un milieu et une fin.

Intégrer « un secret » avec des détails précis mais sans jamais le raconter véritablement

Le but est de contourner le récit du secret .

Ensuite, partager les lettres et en faire une lecture .

Les élèves qui ont écrit ne doivent pas lire leur lettre .

-Ecrire à la première personne une expérience stéréotypée qui les concerne ou non

Il peut s'agir du genre, du rejet de peau, de religion, de rang social

Il peuvent créer une fiction

Lire comme dans l'exercice précédent tous les témoignages

### Exercices de recontextualisation

#### premier exercice

-Situier sur une carte l'Algérie l'Afrique l'Asie, le village ou la ville des parents ou grands parents, leur nombre d'habitants, leur pratique leur coutume, leur politique leur organisation sociale et économique , leur culte, leur vision de la liberté, leur notion du travail et de l'argent, et comparer ce système avec le notre.

-Travailler ensuite la scène entre Marie-myriam et son père « Tu crois qu'on aurait mieux en Algérie » et inverser les rôles avec les acteurs pour avoir une autre interprétation.

Refaire la scène avec des pays d'origine différents de l'Algérie et transposer le texte .

Demander à leur camarades de faire le premier retour sur la scène.

#### deuxième exercice

-Poursuivre l'échange en leur donnant le choix de vivre dans le pays d'origine de leur parents en abandonnant complètement leur code et leur acquis et en s'adaptant à un mode de vie différent de façon sereine .

-Etablir la liste de tous les droits tous les acquis , les lignes vestimentaires sociales religieuses et financières avec les élèves .

-établir ensuite cette même liste concernant le pays d'origine

-Diviser le groupe en deux parties

-Le premier groupe et le deuxième s'affrontent un à un sur scène en défendant leur point de vue dans un temps limité et imposé .

-Le premier passage se fait sans parole, les élèves s'affrontent avec les gestes et le corps et nous devons deviner d'où ils viennent

-le deuxième passage se fait en improvisation dans un temps limité de préférence pas plus d'une minute

Ensuite poser la question :

-Est-ce que les élèves se rendent compte que leur vision est un fantasme?

-Reviennent ils sur leur premier discours ?

-Mettent des conditions et des bémols et reformulent ils leur pensée ?

-Font-ils la distinction entre le point de vue géopolitique et le point de vue affectif ?



### troisième exercice

-Demander aux élèves de jouer l'improvisation suivante :

Nous sommes dans un procès (choisir l'objet du crime ou du délit). Les appeler chacun à la barre en leur demandant d'inventer un personnage avec un corps et une voix, qui déclinerait son identité et répondrait à toutes nos questions. Que faisiez-vous hier soir à telle heure ? etc. Avez-vous commis ce crime ou ce délit ?

Les élèves doivent décliner leur identité complète et répondre de la façon la plus précise et détaillée qui soit, sans oublier leur témoignage. Ils peuvent également accuser l'un de leur camarade en donnant des détails pointus, plus les détails seront précis plus l'exercice sera enrichissant. Rappeler à la barre leurs camarades en leur imposant un nom et un âge et des faits et ainsi de suite.

Cet exercice très probant permet de travailler sur plusieurs terrains et plusieurs discours car il les éloigne d'eux-mêmes.

Leur faire des retours ensuite sur la façon dont ils se sont présentés dans l'exercice.

- Mettent-ils en avant leur origine ? leur religion ? leur genre ? leur milieu social ?

De quelle façon se sont-ils déplacés ?

### quatrième exercice

- Leur demander de faire un cercle et de proposer un son et un rythme, une fois que le corps musical est installé par le groupe leur demander de se définir par un mot sans casser la musique du groupe, il ne doit y avoir aucun silence et les propositions doivent être multiples. En s'amusant avec ces définitions, ils se libèrent et agrandissent leur champ de possibilités.

Echanger à la fin de l'exercice.

### cinquième exercice

-Travailler les liens entre la rafle du Vel div en 1942 et octobre 1961

Puis leur demander de constituer plusieurs groupes de 7 personnes.

A partir de cet extrait, réaliser une petite mise en voix et situation collective :

« Quand ils sont venus chercher les communistes,  
Je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste.  
Quand ils sont venus chercher les syndicalistes  
Je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste  
Quand ils sont venus chercher les juifs  
Je n'ai rien dit, je n'étais pas juif  
Quand ils sont venus chercher les catholiques  
Je n'ai rien dit je n'étais pas catholique  
Quand ils sont venus chercher les Algériens  
Je n'ai rien dit je n'étais pas Algérien  
Celui là je l'ai rajouté »

Une fois les propositions présentées, travailler ce poème en collectif en plaçant les élèves en fond de salle et en leur imposant d'avancer en groupe. Le parcours doit être imaginaire et semé d'embûches, ils doivent ainsi avancer comme s'ils avançaient contre le vent et une tornade, ils doivent réussir à dire le poème ensemble et lentement comme un seul corps malgré la difficulté physique.

Aziz Chouaki est également un auteur qui peut être travaillé en classe avec ce texte « La pomme et le couteau » qui suit le parcours de quatre algériens avant et pendant la manifestation d'octobre 1961.

La pièce est assez pertinente et elle peut être étudiée en parallèle, elle peut être mise en scène également comme j'ai pu le faire en amont de la création du spectacle.

## **Travail sur le texte**

Installer trois chaises au centre du plateau et jouer la première scène.

Inventer une suite différente de ce qui est écrit dans le texte.

# EXTRAIT DU TEXTE

---

scène 1

Mostefa. – C'est benti essghira <sup>1</sup> ?

Reda. – Oui. C'est elle.

Marie-Myriam sort une bouteille d'eau et la boit goulûment.

Mostefa. – Joyeux anniversaire benti !

Marie-Myriam. – Merci djeddou !

Reda. – Alors, c'était comment cette manif ?

Marie-Myriam. – T'avais qu'à y être.

Reda. – Tu sais bien...

Marie-Myriam. – Tu vau plus rien mon pauvre papa. Maman a eu raison de se casser de cette baraque. Mais regarde-toi ! Tu fais du gras toute la journée à déprimer dans ton canapé. Tout ça pour lire ta presse syndicale. C'est fini, dépassé tout ça papa. Faut agir ! Et c'est dans la rue que ça se passe.

Mostefa. – Elle est gracieuse comme sa mère !

Marie-Myriam. – Elle, au moins, elle s'est pas laissé aller comme papa.

Reda. – Vous étiez nombreux ?

Marie-Myriam. – Pas plus de deux cents malheureusement. Et surtout des vieux. Ça, c'est plus inquiétant.

Reda. – Ça me fait quand même plaisir. Pour la première année où je rate la manif... on se souvient encore du 17 octobre 61... La répression d'Etat la plus violente en Europe occidentale contre une manifestation pacifique dans toute l'histoire contemporaine. 50 à 300 manifestants algériens tués. On ne saura jamais le nombre exact. Aucune victime du côté des forces de l'ordre. Et un jeune Français tué par erreur par la police.

Marie-Myriam. – Je suis sûre qu'il y a eu bien plus de victimes que ça.

Reda. – C'est ça qu'on t'enseigne à Sciences Po ? Bidonner les statistiques par sentimentalisme ?

Marie-Myriam. – Tu t'en fous toi des Algériens...

Reda. – Ça n'apporte rien que tu gonfles les chiffres. Chaque mort est un drame. Pas la peine d'en rajouter. Bon revenons à l'essentiel. Y'avait qui à cette manif ?

Mostefa. – Y'avait pas Si-Kadder Mazghi <sup>2</sup> ?

Marie-Myriam. – Mais papy, je te l'ai déjà dit l'année dernière.

Reda. – Et l'année d'avant et l'année d'avant et l'année d'avant encore. Ça fait trente-sept ans que je fais cette manif de commémoration du 17 octobre 61 et ça fait trente-sept ans qu'il me demande si Si-Kadder Mazghi était là.

Marie-Myriam. – Je sais même pas quelle tête il a ton Si-Kadder.

Mostefa. – Alors, c'est qu'il est mort. Meskine...

Marie-Myriam. – Mais puisque je te dis...

Reda. – Laisse tomber.

Marie-Myriam. – Mais quand même, c'est qui ce Si-Kadder Mazghi dont ils nous parlent à chaque fois qu'on participe à cette célébration du 17 octobre 61 ?

Reda. – Je sais pas. Ils ne me l'a jamais vraiment dit clairement. Un copain de jeunesse auquel il était très attaché, je crois.

Marie-Myriam ouvre de nouveau la porte du frigo.

<sup>1</sup> Prononcer « Essrira ».

<sup>2</sup> Prononcer « Si-Kadder Mazri ».

Marie-Myriam. – Putain, y'a plus rien à bouffer. Et évidemment vous avez pas non plus trouvé le temps de faire la vaisselle. Vous êtes graves les deux là...

Reda. – Ben, c'est-à-dire...

Marie-Myriam. – Use pas ta salive, va.

Reda. – Non, je t'assure ! Ils ont coupé l'eau pour la journée. Ils ne la remettent que demain. Y'a une grosse fuite au quatrième. Ils ont même fait venir les pompiers. Ils nous ont distribué des bonbonnes d'eau. Une histoire de colonne qui aurait crevé. Ils sont encore en train de chercher d'où vient la fuite...

Marie-Myriam. – Mon père vaincu par une fuite d'eau... Quand je pense que je t'ai vu toute ma vie te battre pour tes camarades...

Reda. – Toute ta vie... Je te rappelle que tu as dix-huit ans aujourd'hui.

Marie-Myriam. – Eh ben c'est toute ma vie à moi ces dix-huit ans. Avoir un père syndicaliste, qui n'a que le mot CGT à la bouche toute la journée, qui me reproche le moindre désir, la moindre envie, parce que ce serait que des trucs de bourgeois. Qui a toujours filé tout son fric. Pardon, tout NOTRE fric. Parce qu'il s'est toujours senti une âme de bonne sœur laïque. Tout ça pour finir sans boulot à 57 ans. Sans copain. Sans femme. Je te dis papa : dix-huit ans que tu nous fais chier maman et moi. Et elle t'a pas seulement quitté pour un autre bonhomme, maman. Elle t'a quitté parce que tu l'as emmerdée toute sa vie à elle. Et elle a bien raison de prendre du bon temps maintenant avec son nouveau Jules. Au soleil.

Mostefa balance sa main droite appuyée sur son coude en levant les yeux au ciel et en faisant un sifflement continu.

Marie-Myriam. – Bon... Elle pourrait me donner des nouvelles plus souvent. Deux cartes postales et trois coups de fil en cinq ans, on peut pas dire qu'elle soit taradée par l'amour maternel... Mais enfin, elle au moins elle prend son pied. C'est déjà ça.

Mostefa. – Dis à ton père d'aller aux putes pendant que tu y es ! A'oudhou billahi mina shaytani rajim ... Quelle jeunesse mon Dieu, quelle jeunesse <sup>3</sup>...

Marie-Myriam. – Ça pourrait lui faire que du bien.

Reda. – Elle va peut-être t'appeler ce soir, pour ton anniversaire...

Marie-Myriam. – Qui ça ?

Reda. – Ben, ta mère.

Marie-Myriam. – Tu crois qu'elle s'en souvient de ma date d'anniversaire ? Pfuuu. Je crois que même toi, si j'étais pas née le même jour que la manif du 17 octobre 61, tu l'aurais oubliée. D'ailleurs, le nombre de fêtes où t'as préféré être à une manif ou animer un piquet de grève...

Reda. – Joyeux anniversaire Marie-Myriam.

<sup>3</sup> Prononcer « Aouzou billahi mina sha-i-tani rajim ».

© KALAAM  
Action CIPDR 2019.2020

---

[compagniekalaam@gmail.com](mailto:compagniekalaam@gmail.com)

graphisme by Belette